

DÉPARTEMENT DES LETTRES ET COMMUNICATIONS
Faculté des lettres et sciences humaines
Université de Sherbrooke

L'appel du vide (création romanesque), suivi de
*L'identité masculine : Redéfinir ou perpétuer? Représentations de la masculinité
dans Gabriel est perdu de Julien Roy et Nord Alice de Marc Séguin*

par
JÉRÔME AUDIT-ST-CYR
Bachelier ès Arts (Études littéraires et culturelles)

MÉMOIRE PRÉSENTÉ
en vue de l'obtention de
LA MAÎTRISE ÈS ARTS

Sherbrooke
Mai 2020

COMPOSITION DU JURY

L'appel du vide (création romanesque), suivi de
L'identité masculine : Redéfinir ou perpétuer? Représentations de la masculinité
dans *Gabriel est perdu* de Julien Roy et Nord Alice de Marc Séguin

par
Jérôme Audit-St-Cyr

Ce mémoire a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

ISABELLE BOISCLAIR, directrice de recherche
Département des lettres et communications, faculté des lettres et sciences humaines, Université
de Sherbrooke

SARAH ROCHEVILLE, évaluatrice
Département des lettres et communications, faculté des lettres et sciences humaines, Université
de Sherbrooke

DOMENICO A. BENEVENTI, évaluateur
Département des lettres et communications, faculté des lettres et sciences humaines, Université
de Sherbrooke

REMERCIEMENTS

Au bout du projet. Au bout de cette longue route pavée d'écueils et d'intempéries, de fierté et de bonheur, de café et de nuits douces. Au bout de mon souffle. Je tiens spécialement à remercier :

Isabelle Boisclair, pour la patience et les mots.

Mes parents, pour le soutien et l'amour.

La belle Thalie, pour l'infatigable support et la confiance.

Mon fils Laurent, pour l'espoir.

Sans vous, ce projet n'aurait pas été possible.

Merci. De tout mon cœur.

J.

RÉSUMÉ

Ce mémoire de recherche-crédation est tout d'abord né d'un questionnement : que signifie « être un homme » dans notre société québécoise contemporaine? Sommes-nous encore sous l'emprise de la vision traditionnelle de la masculinité associée aux hommes pourvoyeurs et protecteurs qui se doivent de réprimer les traits généralement associés à la féminité? Présenté en deux parties, une création romanesque et une analyse, ce mémoire se veut être une réflexion sur la représentation des masculinités dans la littérature actuelle.

Se plonger dans les études de genre, c'est côtoyer des autrices (et quelques auteurs) qui ont, entre autres, fait des luttes féministes un moteur afin de redéfinir les conceptions associées aux identités féminines et de s'attaquer aux paradigmes traditionnels qui établissent et maintiennent des rapports de pouvoir entre les hommes et les femmes. Or, comme l'identité des femmes, l'identité des hommes et la masculinité sont des constructions sociales que nous pouvons également déconstruire et observer en s'éloignant de l'idée d'une nature virile qui serait innée aux hommes.

Dans le cadre de ce mémoire, deux œuvres littéraires écrites pas des hommes et ayant un personnage central masculin seront analysées puisque, comme le mentionnent Isabelle Boisclair et Carolyne Tellier dans l'avant-propos de *Nouvelles masculinités (?)*, *L'identité masculine et ses mises en question dans la littérature québécoise*, « [...] s'il est un lieu où l'identité sexuelle, qu'elle soit masculine ou féminine, traditionnelle ou subversive, est construite, c'est bien dans le texte littéraire. » (Boisclair et Tellier 2008 : 8) Ainsi, en analysant les romans *Gabriel est perdu* de Julien Roy et *Nord Alice* de Marc Séguin, tous deux publiés en 2015, nous observons si de nouvelles configurations du masculin sont proposées, si ces dernières sont valorisées en regard des

paradigmes traditionnels du masculin et si elles impliquent également une reconfiguration des rapports entre les sexes.

La première partie de ce mémoire est une création romanesque intitulée *L'appel du vide* dont l'écriture fût nourrie par les questionnements sur les masculinités contemporaines et les relations entre les sexes qui sont au centre de la partie recherche de ce travail. Elle raconte l'histoire de Mathieu, de son fils Laurent et de sa mère (et grand-mère de Laurent) Louise. Tous trois sont en deuil de Sophie, la mère de Laurent, puisque cette dernière s'est enlevé la vie. En perte de repères et évoluant dans une cellule familiale à reconstruire, ces trois personnages centraux doivent apprendre à composer avec la perte de Sophie, mais surtout avec les questions (identitaires, relationnelles, etc.) qui les habitent depuis cet évènement.

La deuxième partie présente une recherche portant sur deux romans québécois écrits par des hommes, *Nord Alice* de Marc Séguin et *Gabriel est perdu* de Julien Roy, et analyse les représentations de la masculinité dans ces derniers avant de déterminer s'ils présentent de nouvelles configurations possibles de l'être-homme ou s'ils perpétuent des modèles virils traditionnels. Pour ce faire, cette recherche s'appuie sur trois lieux déterminants (personnels ou relationnels) dans la construction des identités sexuelles. Tout d'abord, le premier chapitre de cette partie porte sur l'autoréflexivité identitaire des personnages masculins. Puis, le deuxième chapitre observe les relations entre hommes comme lieu important pour la modification ou le maintien de l'identité masculine. Finalement, le troisième chapitre se penche sur la présence de personnages féminins dans les romans sous l'angle de la coprésence des modèles et celle des relations entre les sexes.

La troisième partie de ce texte revient sur l'expérience de création et soulève les liens, explicites et implicites, qui existent entre cette dernière, la recherche effectuée et les questionnements personnels qui ont servi de point de départ à ce projet.

Mots-clés : masculinité, virilité, identités sexuelles, homosocialité, filiation masculine, masculinité hégémonique, relations hommes-femmes, littérature québécoise, création littéraire, Julien Roy, Marc Séguin.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	1
INTRODUCTION.....	2
PARTIE I : <i>L'APPEL DU VIDE</i> , CRÉATION ROMANESQUE	17
I	19
<i>Le Bordel</i>	20
Les petites croix rouges.....	25
Primaire	29
Mère(s).....	33
Impuissance.....	36
II.....	41
Café filtre	43
La fragilité des corps.....	46
Sempiternel	51
PARTIE II : L'IDENTITÉ MASCULINE : REDÉFINIR OU PERPÉTUER?.....	55
RÉSUMÉ DES ŒUVRES À L'ÉTUDE.....	56
CHAPITRE 1 : L'HOMME FACE À SOI	58
1.1 Visions constructionnistes et déterministes du masculin.....	59
<i>L'homme construit et l'homme pulsionnel</i>	59
<i>L'homme lucide</i>	63
1.2 L'homme devant le miroir	65
<i>Détruire le soi</i>	65
<i>La fuite comme quête de soi</i>	68
1.3 Conclusion.....	69
CHAPITRE 2 : ÊTRE HOMME AUX YEUX DES HOMMES.....	71
2.1 Filiations masculines.....	71
<i>Filiation brisée</i>	71

<i>Modèles virils, modèles humains</i>	74
2.2 Violences masculines	77
<i>L'Homme est un loup pour l'Homme</i>	77
<i>Les hommes meurtriers</i>	78
2.3 Conclusion.....	80
CHAPITRE 3 : LES FEMMES, COPRÉSENCE ET RELATIONS.....	82
3.1 Le couple comme espace identitaire	84
<i>Fannie, entre espace sécuritaire et appropriation</i>	84
<i>Alice, femme du Nord et femme sauvage</i>	87
3.2 L'appropriation corporelle des femmes	90
<i>Les femmes derrière l'écran</i>	90
<i>Les femmes comme objets à prendre</i>	91
3.3 Conclusion.....	92
CONCLUSION	94
PARTIE III : RÉFLEXION SUR LA CRÉATION	99
BIBLIOGRAPHIE	104

Avant-propos

Ce mémoire est d'abord et avant tout le fruit d'une envie personnelle de réfléchir à des questions qui m'habitent et qui nourrissent mes propres interrogations sur mon identité en tant qu'homme dans une société en changement.

Dans le cadre de mes études universitaires, il m'est apparu pertinent d'observer la littérature québécoise contemporaine en lien avec son contexte de création pour observer l'état des questionnements sociaux sur la masculinité et les rapports de pouvoir dans les œuvres ainsi que la responsabilité des auteurs en regard des réflexions sur le genre qui imprègnent les discours actuels. Le fait d'étudier seulement des auteurs masculins (dans le corpus analysé) pour réfléchir aux questions sur la masculinité pourrait mener à une critique sur le caractère phallogénique de la recherche. Cependant, le masculin sera ici particularisé. Il ne s'agit pas d'évacuer la part des femmes dans les recherches sur le genre et sur la masculinité.

Par ailleurs, il est important, comme dans toutes études découlant des *Cultural Studies*, de situer le point de vue du chercheur, qui est dans ce cas-ci un homme blanc, cisgenre et hétérosexuel qui s'intéresse aux identités sexuelles, au concept du « moi » et à la conscience de genre.

INTRODUCTION

« La confusion est à son comble lorsque le langage parle volontiers d'*un homme, un vrai* pour désigner l'homme viril. Cela signifie-t-il que certains êtres humains n'ont que l'apparence de l'homme, sont de faux hommes? »

Élisabeth Badinter
XY de l'identité masculine, p. 14

L'émergence des *Cultural Studies* et des *gender studies* dans les études universitaires a été un moteur important dans l'élaboration d'une nouvelle vision des identités sexuelles. En effet, les réflexions sur le genre qui ont marqué, entre autres, les mouvements féministes de la deuxième moitié du XX^e siècle offrent de nouveaux outils pour définir et comprendre les notions de genre (Butler), de construction identitaire (Détrez), d'hétéronormativité (Rich) et de masculinité hégémonique (Connell), pour ne nommer que celles-là. Des auteur·e·s tels que Judith Butler, Adrienne Rich, Christine Delphy et Christine Détrez posent le caractère construit des identités sexuelles et genrées en dévoilant les processus de socialisation et de normalisation des individus au sein des sociétés patriarcales. Ces avancées dans les recherches sur le sexe et le genre se transposent dans les études littéraires et permettent d'approcher les textes d'une façon nouvelle (Boisclair 2002, Leduc 2014).

Les hommes, puisqu'ils sont en position de pouvoir, ou plutôt qu'ils héritent en raison de leur sexe anatomique d'un accès privilégié à une position de pouvoir, sont encore aujourd'hui moins étudiés dans les recherches sur le genre en littérature. Il est évident que certains travaux sur le genre proviennent d'une volonté de déconstruire un système patriarcal oppressant et de sortir les femmes

d'une position de domination. Le projet reste cependant incomplet s'il ne prend en compte la totalité du système sexe/genre en n'observant qu'un seul côté de la dichotomie.

Dans le contexte actuel du Québec, les mouvements sociaux entourant notamment la dénonciation de la culture du viol amènent de nombreux hommes à remettre en question la position qu'ils occupent au sein des relations de pouvoir entre les sexes et à prendre conscience de la dimension construite de leur propre identité ainsi que des rapports de domination qu'ils entretiennent vis-à-vis des femmes. Qu'en est-il de la réflexion des hommes dominants sur leur propre position dans le système de sexe/genre dans la littérature? Selon plusieurs (Thiers-Vidal, Lajeunesse), les hommes développeraient de plus en plus ce qu'Eleni Varikas appelle une « conscience de genre » (Varikas dans Pelletier dans Boisclair 2002) et une compréhension de l'aspect performatif de leur identité (Badinter 1992, Butler 2006). Ce changement dans la vision identitaire que les hommes ont d'eux-mêmes affecte-t-il les pouvoirs et les privilèges qui leur sont associés?

Il existe des études (Badinter 1992, LeBreton 2015, Thiers-Vidal, 2010) sur les contraintes à la masculinité et la violence des normes de genre pour les hommes. Elles portent cependant, dans la majorité des cas, sur des minorités au sein même du groupe des hommes. Plusieurs ouvrages traitent d'identités non conformes telles que celles des homosexuels, des transgenres ou des hommes qui ne représentent pas l'image classique de la virilité, pour montrer qu'ils sont aussi victimes d'un système qui rejette ceux qui ne correspondent pas aux normes dominantes et de la violence des autres hommes (Connell 2005, Welzer-Lang 1994). Les hommes qui représentent la masculinité hégémonique ne sont cependant pas exempts de la pression de leurs pairs.

La position dominante des hommes dans le système patriarcal n'efface pas le fait que leur identité résulte également d'une coconstruction sociale, c'est-à-dire que les identités masculines et

féminines se construisent l'une par rapport à l'autre dans une dynamique de coprésence (Goffman 1974, Lahire 2001). Il est donc essentiel, pour parler de masculinité, de considérer la féminité et la dynamique entre les deux genres. Des femmes qui s'éloignent des modèles traditionnels de la féminité constituent-elles des agents de changement pour les hommes en quête de redéfinition? La dynamique entre hommes et femmes renforce-t-elle chez les premiers le besoin de monstration de la virilité ou offre-t-elle un espace possible d'écart à la norme virile?

Qu'en est-il de la représentation de la masculinité dans la littérature actuelle au Québec écrite par des hommes? Comme le soulignent Boisclair et Tellier, « les femmes impliquées dans le champ littéraire ont largement participé à [l']exercice » (Boisclair et Tellier 2008 : 5) d'émancipation des paradigmes traditionnels des identités féminines. En est-il de même pour les écrivains? Proposent-ils de nouvelles visions du genre masculin, de nouveaux modèles? Mettent-ils en scène des personnages conscients de la dimension construite de l'identité et sensibles aux rapports de pouvoir du système de sexe/genre?

Les deux œuvres qui forment le corpus de cette recherche sont analysées au prisme de ces questions qui englobent les réflexions actuelles sur la masculinité et sa représentation dans les œuvres littéraires. Le but n'étant pas ici de porter un regard large sur la production actuelle des auteurs masculins et leurs rapports avec la masculinité, mais plutôt d'interroger plus étroitement la construction des personnages masculins dans des romans écrits pas des hommes appartenant à la classe dominante. En somme, comment la construction de la masculinité est-elle représentée dans les deux romans étudiés? Ces représentations tiennent-elles compte des rapports intersubjectifs, de l'autoréflexivité? Sont-elles traditionnelles ou proposent-elles de nouveaux modèles plus ou moins dissociés des stéréotypes associés aux sexes et aux genres?

Cadre théorique

Nous exposerons ici quelques-unes des notions théoriques centrales de cette recherche qui posent le caractère construit des identités sexuelles dans deux romans québécois contemporains écrits par des hommes.

Tout d'abord, l'ouvrage de référence *Trouble dans le genre : le féminisme et la subversion de l'identité* de Judith Butler sera utilisé pour établir les bases du système de sexe/genre qui sera central à cette recherche. Pionnière des théories du genre, Butler aborde dans son texte le système de sexe/genre/désir et la nécessité pour le sujet de correspondre à tous ces critères pour performer, c'est-à-dire produire une « intelligibilité de genre » (Butler 2005 : 83). Cette nécessité d'être en phase avec l'identité sexuelle attendue pour ne pas être exclu du système qui distribue les rôles identitaires est particulièrement utile à la saisie des performances de genre manifestées par les hommes. Cette notion de « performance de genre » et, puisqu'elle y est liée, celle de « performativité » seront mises à profit dans le cadre de cette recherche.

Également, dans son ouvrage *Masculinities*, R. W. Connell présente la notion de masculinité hégémonique. Selon elle, pour percevoir les possibles écarts à la norme identitaire, il est nécessaire de définir cette dernière et de la mettre en contexte socialement. Selon cette perspective, la masculinité hégémonique est variable historiquement. Elle doit être contextualisée dans le temps et dans l'espace pour comprendre quelles identités masculines sont valorisées, dans un moment précis, pour assurer le maintien de la domination des hommes sur les femmes. Connell utilise également le terme « masculinités subordonnées » (*subordinate masculinities*) pour mettre en relation la masculinité hégémonique et des masculinités s'éloignant des normes dominantes (homosexualité, association à la féminité, etc.). Ce rapport de pouvoir créé par la valorisation et la

dévalorisation de certaines conduites peut mener à des comportements violents envers les autres et envers soi, notamment une « panique homosexuelle » (terme repris des travaux d'Eve Kosofsky Sedgwick) qui naît de la peur d'avoir des désirs homosexuels ou d'être reconnu comme un homosexuel.

De plus, les études d'Élisabeth Badinter serviront à soulever comment la virilité (terme qui se rapproche du concept de masculinité hégémonique) participe à la création des identités masculines. Dans *XY: De l'identité masculine*, Badinter développe une pensée de la virilité comme performance fondée sur une « triple négation » (Badinter 1992 : 58), l'homme ne devant pas être une femme, ni un homosexuel, ni un enfant. L'homme viril doit être dans l'action puisque la passivité est un trait qui l'assimilerait au genre féminin et que « l'intériorisation des normes de la masculinité exige un surplus de répression des désirs passifs. » (Badinter 1992 : 89) Ainsi, l'homme doit *accéder* au statut de viril. En plus d'*agir*, l'homme viril doit *posséder*, notamment en affichant sa puissance sexuelle. Son rôle est de « posséder, prendre, pénétrer, dominer et s'affirmer, si nécessaire, par la force » (Badinter 1992 : 147). Ces propositions rendent donc pertinente l'étude des relations entre les personnages masculins et féminins. Le concept des modèles de coprésence, formulé par Bernard Lahire (Lahire 2001), sera utile pour approfondir cette dynamique de coproduction entre les genres.

Aussi, nous utiliserons les textes de plusieurs théoricien-ne-s pour décortiquer l'importance des relations entre hommes. Cette homosocialité, à laquelle Welzer-Lang réfère en évoquant la « maison-des-hommes » (Welzer-Lang 1994 : 24, Godelier 1982), est un lieu propice à la construction de la masculinité. Selon Connell, des relations précises existent au sein d'un groupe genré (Connell 2005 : 76). Ces relations favorisent l'apprentissage et la performativité de la masculinité hégémonique.

État de la question

Peu de chercheurs se sont penchés sur la question de la masculinité dans le roman québécois et dans l'ensemble de la production romanesque francophone. Nous retrouvons davantage de recherches sur ces questions dans les milieux anglophones, notamment aux États-Unis. Il existe, cependant, quelques ouvrages qui se rapprochent de la problématique de cette recherche.

Brigitte Pilote fait paraître, en 1994, ce qu'elle considère être, à sa « connaissance, la première analyse approfondie de la représentation de l'identité masculine dans le corpus littéraire québécois » (Pilote 1994 : 20). Son mémoire, *Représentation de l'identité masculine dans deux romans québécois : Le Fou du Père de Robert Lalonde et Le Vieux Chagrin de Jacques Poulin*, est donc fondateur. Pilote construit son analyse des deux romans qui, pour elle, représentent chacun une façon de concevoir l'identité masculine : le déterminisme biologique et le constructionnisme.

L'analyse des deux romans est éclairante sur l'aspect politique et social des discours identitaires. Selon Pilote, le roman de Lalonde présente des hommes victimes de leur nature. La victimisation a comme effet de déresponsabiliser les personnages masculins qui posent des actes violents. L'apprentissage de la masculinité se fait par le biais des autres hommes dans le roman de Lalonde. Cette vision de la virilité rejoint l'idée d'une « masculinité toxique », terme de plus en plus employé dans les discours sur la masculinité, aux impacts négatifs pour les hommes. Dans le roman de Poulin, l'identité masculine est inséparable de la féminité et ne se construit pas contre elle, mais en relation avec elle. Le personnage principal masculin du roman tend vers un genre androgyne formé d'une partie masculine et d'une partie féminine. Son apprentissage identitaire se fait en renouant avec la féminité. D'après Pilote, l'auteur présente une nouvelle vision de la masculinité, moins ancrée dans la tradition et plus déconstruite.

Mathieu Foucher, dans son mémoire de 2003 intitulé *La représentation des personnages masculins dans le roman socioréaliste québécois pour adolescent*, compare la différence entre la masculinité valorisée dans les romans des années 1960 et celle dans les romans contemporains au moment de sa recherche. Les textes composant son corpus pourraient être perçus comme des agents de la construction identitaire masculine valorisant une vision de la masculinité correspondant aux normes de leur contexte de production.

Les analyses que fait Foucher des textes des années 1960 le conduisent à la conclusion que les personnages de ces romans « réussissent tant bien que mal à répondre aux lourds impératifs occasionnés par la nécessité de prouver leur masculinité » (Foucher 2003 : 32-33). Cette masculinité qui doit être gagnée est construite sur l'agir et la répression. Bref, la masculinité valorisée dans les années 1960 représente bien la vision traditionnelle du masculin, laquelle perdure encore de nos jours. En analysant le corpus contemporain, Foucher observe un changement dans la vision de la masculinité. Selon lui, ces romans présenteraient une nouvelle norme où l'apprentissage des personnages masculins ne se ferait pas par l'acquisition de traits virils, mais en présentant « ce qu'ils ne doivent pas être » (Foucher 2003 : 71). L'hypothèse de Foucher est que le mouvement féministe, qui « rem[et] en question le patriarcat, a eu un profond impact sur le discours présent dans la littérature jeunesse » (Foucher 2003 : 126), ce qui n'est pas sans faire écho aux propos de Badinter (Badinter 1992).

L'ouvrage qui se rapproche le plus de notre recherche est possiblement le collectif publié en 2008 sous la direction d'Isabelle Boisclair intitulé *Nouvelles masculinités (?) : L'identité masculine et ses mises en question dans la littérature québécoise*. Ce recueil de onze études qui s'appuient sur différents cadres théoriques (psychologie, mythanalyse, théories du genre, etc.) tente de voir comment la masculinité est présentée dans les œuvres et s'il y a des reconfigurations des identités

masculines. Sans en faire un panorama complet, nous en exposerons ici deux qui sont pertinentes pour notre recherche.

La lecture que propose Corrie Level du roman de Sergio Kokis dans son article « La vulnérabilité masculine dans *Le Pavillon des miroirs* de Sergio Kokis » éclaire le rapport entre vulnérabilité et violence dans la masculinité. Le patriarcat, en imposant notamment une masculinité forte et éloignée de la sentimentalité et de la faiblesse féminine, peut entraîner la violence comme réaction à la vulnérabilité afin de protéger le statut d'homme. L'acceptation de la vulnérabilité, qu'elle se présente dans le domaine social, sexuel ou personnel, constituerait donc une subversion de la vision traditionnelle de la masculinité.

L'article d'Isabelle Boisclair, « Quelques égratignures sur la masculinité canonique chez Guillaume Vigneault », porte sur deux romans de cet auteur. Boisclair examine, dans les œuvres, les stratégies de dévaluation de la masculinité hégémonique employées par l'auteur. Son analyse des reconfigurations de la relation que le personnage masculin entretient avec l'idéal viril permet de voir comment, même de façon subtile, un texte littéraire peut remettre en cause la masculinité hégémonique. Ainsi, la valorisation de la féminité, la dévaluation du masculin, la révélation de la dimension performative du genre ainsi que la représentation de la vulnérabilité masculine sont, selon elle, des moyens possibles de déconstruction de la virilité.

Corpus

Lors des recherches préliminaires pour ce mémoire, nous avons sélectionné des œuvres québécoises contemporaines écrites par des hommes qui devaient contenir assez d'éléments

permettant de bien saisir les masculinités qui y seraient dépeintes (personnages masculins, interaction entre les sexes, etc.). De ces œuvres, deux nous sont apparues particulièrement intéressantes puisqu'elles sont construites autour de relations hommes-femmes et que la coprésence de ces personnages est déterminante dans la représentation de la masculinité. Ces deux œuvres sont *Nord Alice* de Marc Séguin et *Gabriel est perdu* de Julien Roy. En plus d'être construites autour d'une relation amoureuse, ces deux œuvres mettent en scène des personnages dotés d'une grande autoréflexité, en plus d'accorder une importance certaine aux relations entre les hommes et à la filiation masculine.

Nous trouvons également intéressant que les deux auteurs appartiennent à des générations différentes et qu'ils n'en soient pas à la même étape de leur carrière littéraire. En effet, *Nord Alice* est le troisième roman publié par Marc Séguin, né en 1970, qui a connu un succès d'estime avec ses romans précédents. *Gabriel est perdu* est le premier roman de Julien Roy, né en 1984. À ce jour, aucune des deux œuvres n'a fait l'objet d'études approfondies.

Ces œuvres constituent le corpus d'analyse qui porte sur la masculinité, mais un corpus secondaire a également été constitué pour servir de repère à l'écriture du volet création et, plus particulièrement, à la construction de personnages à partir de plusieurs perspectives narratives, technique qui sera utilisée dans la première partie de ce mémoire (*Le sablier des solitudes*, Jean-Simon Desrochers 2011; *Autour d'elle*, Sophie Bienvenu 2016; *Le premier qui rira*, Simon Boulerice 2014; *Laura Laure*, Suzanne Jacob 1983). La lecture de ces œuvres a été particulièrement enrichissante pour l'élaboration des trois voix principales de *L'appel du vide* et pour le travail fait afin de leur donner des traits distincts, complexes et crédibles.

Objectifs et hypothèses de recherche

L'objectif de cette recherche est de soulever, dans deux romans québécois contemporains, les conceptions de la masculinité qui y sont présentées. Le but est d'analyser les masculinités valorisées et dévalorisées dans ces œuvres pour déterminer s'il y a reconfiguration des modèles masculins. Plus précisément, nous cherchons à établir si ces possibles nouvelles identités remettent en question la domination des hommes sur les femmes ou si elles maintiennent une politique de pouvoir entre les sexes, tout en tenant compte des stratégies scripturaires utilisées pour produire ces effets.

Étant donné leur contexte de production qui donne de plus en plus de place aux discours sur l'aspect construit des genres et sur la nécessité de les redéfinir, nous croyons que les deux œuvres étudiées sont susceptibles de présenter des masculinités qui divergent de l'idéal viril traditionnel. Néanmoins, il est également possible que ces auteurs valorisent une masculinité hégémonique afin de maintenir la position sociale de pouvoir qui est associée à la structure traditionnelle des sexes, ou encore qu'ils la reconduisent sans la questionner. Dans le cas où les masculinités valorisées redéfinissent le genre, nous cherchons à voir si elles remettent également en question la domination des hommes sur les femmes. Comme ces questions sont actuellement en tension et en débat, il semble logique de nous attendre à un changement dans cette direction. Cependant, comme le souligne Léo Thiers-Vidal (Thiers-Vidal 2010), la conscience de genre n'entraîne pas nécessairement une remise en question du système, surtout si celui-ci protège la position de pouvoir de l'homme. La déconstruction de l'idéal masculin et la reconnaissance de la possibilité d'intégrer des traits dits féminins (la passivité, la vulnérabilité, la douceur, etc.) afin de redéfinir la virilité n'impliquent pas à tout coup une réflexion politique sur les rapports de sexe.

Le combat de nombreuses théoriciennes féministes pour démontrer la part culturelle dans la construction de la féminité est partie prenante d'une lutte pour une plus juste répartition des pouvoirs. Puisque l'oppression que fait peser la pensée patriarcale n'a pas le même poids pour les hommes que pour les femmes, nous tentons de voir si les deux romans à l'étude critiquent, à travers leurs personnages, les paradigmes traditionnels du sexe et du genre. Cela ne semble pas certain, puisque les deux auteurs s'attaqueraient ainsi au système patriarcal en ayant pour but de se destituer de leur position de dominant et de se délester des privilèges que celle-ci leur assure. Nous tentons de voir non seulement si les masculinités valorisées dans les romans mettent de l'avant une conscience du genre, mais également si les personnages masculins performant de nouveaux modèles de masculinité. Ces nouveaux modèles peuvent être représentatifs des nouvelles masculinités qui divergent des visions traditionnelles de la société dans un contexte littéraire éventuellement libéré de la répression sociale. Il faut cependant rester conscient, tout au long de l'analyse, que ce mince échantillon de deux œuvres ne peut être considéré comme représentatif de l'ensemble de la production littéraire contemporaine des hommes au Québec.

Méthodologie

Afin d'atteindre ces objectifs, il est essentiel de se doter d'outils afin d'analyser les textes littéraires. Si, « inévitablement le texte dessine un monde sexué » (Boisclair 2002 : 13) à travers de multiples plans, ce sont les « personnages [qui] sont les [principaux] vecteurs de dissémination du sens relié au genre » (Boisclair 2002 : 13). Il faut donc, pour cerner la problématique identitaire, reconnaître les structures de l'univers fictif en lien avec le genre, analyser les personnages, notamment leur profil sémantique, ainsi que les relations qu'ils entretiennent entre eux. Il va de soi que nous devons

être attentifs à la narration, aux figures de style et autres procédés littéraires qui participent de la surdétermination du sens et donc de la signification. Le texte littéraire étant le produit d'une construction, consciente ou inconsciente, le fond ne peut être détaché de la forme.

L'analyse qui forme la partie recherche de ce mémoire est construite selon une structure ternaire. Le premier chapitre porte sur la réflexivité des personnages par rapport à leur condition masculine. Nous cherchons à déterminer si les personnages – ou, « derrière » eux, l'instance narrative – adhèrent à une conception constructionniste en affichant une certaine conscience de genre ou s'ils tiennent un discours naturaliste, se présentant comme soumis aux impératifs de leur nature virile innée. Nous restons attentifs à la présence d'éventuels signes nous informant qu'ils sont conscients de la dimension performative de leur identité et de possibles écarts à la masculinité hégémonique. Les personnages masculins valorisent-ils et performant-ils des traits habituellement associés au féminin (passivité, douceur, vulnérabilité, etc.)? Ces pistes de réflexion nous conduisent à discuter des modèles prépondérants, entre masculinité hégémonique et reconfiguration, dans les deux romans.

Le deuxième chapitre porte sur l'homosocialité et les rapports qu'entretiennent les hommes entre eux. Pour plusieurs théoricien·ne·s (Badinter 1992, Connell 2005), la masculinité est performée par les hommes pour les hommes et la virilité doit être conquise par des épreuves pour rejoindre la terre-des-hommes et la position de pouvoir qui y est rattachée. Nous étudions les agissements de personnages masculins lorsqu'ils sont en présence d'autres hommes en postulant que le masculin est performé pour autrui, afin d'obtenir la reconnaissance du statut d'homme viril. Les personnages masculins performant-ils un rôle masculin plus traditionnel lorsqu'ils sont en présence d'autres personnages masculins? Les rites de la socialisation masculine (filiation, violence, etc.), les espaces

du masculin (la nature) et les récits des conduites sexuelles entre hommes sont des éléments que nous analysons afin de répondre à ces questions.

Le dernier chapitre fait état des rapports entre les personnages masculins et les personnages féminins. La féminité étant considérée historiquement comme l'opposé par rapport auquel la masculinité se construit, les rapports entre les sexes peuvent être un lieu de redéfinition des genres. Nous nous sommes donc penché sur les rapports entre les personnages masculins et les personnages féminins. D'abord, nous déterminons si les personnages féminins affichent des identités de genre traditionnelles ou non et, si c'est le cas, s'ils apparaissent comme des influences pour des personnages masculins en quête de redéfinition identitaire. Nous sommes également attentifs aussi bien à la coconstruction du masculin et du féminin qu'aux relations de pouvoir entre les hommes et les femmes. Quels rôles les personnages féminins jouent-ils sur la construction du genre masculin? Ces derniers exercent-ils toujours un rapport de domination envers les femmes? Certains d'entre eux tentent-ils d'établir des rapports plus égalitaires? Nous nous penchons, entre autres, sur la performance de genre des personnages masculins en présence de personnages féminins et sur la dynamique en jeu, entre reconfiguration identitaire et défense du statut privilégié du dominant.

Présentation du projet de création

Pour ce qui est du volet création, j'ai choisi d'aborder l'écriture d'un roman avec en tête un regard particulier sur différentes questions qui ont occupé mon esprit depuis le début de mon parcours universitaire. Influencé par *les gender studies* et les lectures de la sexualité en littérature, je me suis penché particulièrement sur la construction des identités, sur la masculinité et sa fonction performative ainsi que sur les différents rapports de pouvoir qui régissent les relations en société.

Bref, tous ces mécanismes visibles et invisibles qui dictent la création d'un soi et qui sont la source des tensions entre l'être et le monde, entre soi et les autres.

Cette œuvre romanesque porte en elle les marques de mes réflexions, mes intérêts et mes angoisses, tout en restant loin de l'autobiographie ou de l'autofiction. Dans l'écriture, j'ai tenté de saisir la justesse d'une émotion dans toute sa complexité et ses non-dits. C'est, je crois, en puisant dans sa propre intériorité qu'on peut arriver à un tel résultat. Du moins, c'est le cas dans mon processus de création. Il ne s'agit pas de faire de la littérature engagée et d'orienter l'écriture vers une critique envers la vision des identités dans le système patriarcal et la société québécoise moderne. Je veux plutôt pousser les lecteurs et lectrices à la réflexion en illustrant la relation complexe entre la conscience de soi et la théâtralisation de soi en société.

Je souhaitais donner vie à des personnages fragiles, conscients des façades qu'ils érigent et des rôles qu'ils doivent remplir aux yeux des autres. Je porte un intérêt particulier à ces moments de fragilité où la remise en question, la déchéance ou l'isolement deviennent des mouvements de l'être quand les convictions font place au doute. Je voulais saisir ces moments où l'être atteint un point de cassure. J'ai eu envie d'écrire un roman dans lequel chaque personnage se construit, seul ou par le biais des autres, sur les cendres d'une cellule familiale éclatée. Je souhaitais explorer des identités complexes, tiraillées entre les attentes de la société et leurs propres pulsions.

C'est par la multiplication des voix que j'ai traité ce phénomène. À travers le modèle du roman choral, je pouvais souligner les tensions du soi avec les autres de trois personnages, deux hommes et une femme, qui occupent, en raison de leur âge, de leur sexe et de leurs statuts sociaux, des rôles différents dans la société et dans la cellule familiale. La coprésence de ces voix me permettait de montrer trois personnages en pleine quête identitaire qui s'isolent ou se soutiennent : Mathieu,

Laurent et Louise Des personnages à différentes étapes de leur vie qui tentent de se rapprocher ou de s'éloigner du même centre gravitationnel, une femme dont la disparition subite dérègle la vie de chacun·e : son conjoint, sa belle-mère, son fils.

La partie création de ce mémoire est constituée de plusieurs chapitres de ce projet de roman. La narration change entre les différents chapitres, alors que les trois personnages prennent la parole au « je » à tour de rôle. Dans les interstices de ces chapitres s'insèrent des fragments de la vie avant la mort de cette femme, personnage constituant le pivot relationnel entre eux. Se répondent ainsi passé et présent, séparés par un événement qui agit comme moment décisif dans l'histoire personnelle de chacun.

La création romanesque est intimement liée à la partie analytique du mémoire, car les deux sont alimentées par les mêmes interrogations et les mêmes intérêts. Je présente dans le roman des personnages masculins affichant des postures non-traditionnelles, dotés d'une grande autoréflexivité et marqués par la socialisation virile et les rôles sociaux. Ce projet s'inscrit donc dans l'actualité, autant par la trame narrative que par les questionnements soulevés par l'écriture.

L'appel du vide
Création romanesque

*Ton silence de monastère évoque la bombe atomique
Les angoisses du triangle dans un orchestre symphonique*

Tire le coyote, « Jolie Anne »

*Mais le pire c'est que c'est comme quand quelqu'un se fait
amputer, tsé? Y paraît que tu sens encore ton membre pendant un
crisse de bout. Ben c'est pareil. Je la sens encore.*

Sophie Bienvenu, *Chercher Sam*

I

L'assiette termine son vol contre le mur. Elle éclate en morceaux, couvrant momentanément les cris. Sophie sanglote de plus en plus. Elle attrape une tasse qui traîne sur la table et l'agite dans tous les sens comme une menace. Un fond de café au lait éclabousse sa camisole blanche. Mathieu pleure. Il avance ses mains vers elle dans un geste d'apaisement. Tenter de calmer la tempête qui fait rage.

Mais la tasse quitte la main de Sophie. Elle s'écrase sur le visage de Mathieu avant de se briser sur le sol. Vague de chaleur. La peau s'est fendue, juste sous l'œil gauche. Un filet de sang coule sur sa joue. Il l'essuie du revers de sa main, s'apercevant ainsi de la blessure. Sa gorge se serre. L'air n'entre plus. Mais ses poumons se vident et les mots jaillissent. Égoïste. Narcissique. Folle. Des mots coupants. Des mots-poignards. Plantés dans l'estomac. Les veines de son cou gonflent. Sa barbe s'imbibe de sang. Les paroles résonnent encore dans la cuisine malgré le silence.

Dans l'entrebâillement de la porte, une petite silhouette apparaît. Un garçon aux yeux endormis, un lapin bleu en peluche dans les mains. Sophie crie à Mathieu de partir. Elle pointe la porte du doigt. Croise le regard de son fils. Les voix s'éteignent. Laurent s'avance dans la pièce, pieds nus dans les débris de porcelaine. Sa mère va à sa rencontre, le prend dans ses bras et se dirige vers sa chambre. Elle jette un dernier regard noir vers la cuisine.

Mathieu fouille dans le congélateur à travers les Tupperware et les bananes noircies. Prend ses cigarettes sur le comptoir et enfiler ses souliers. Il quitte l'appartement, un sac de petits pois congelés collé sur l'œil droit.

Dans la pénombre de novembre, le silence fait bourdonner ses oreilles.

Le Bordel

— Mathieu —

J'ai toujours tripé sur les filles aux cheveux blonds. Depuis que je suis jeune, ça me vire à l'envers. Juste un regard et soudainement ça me pèse dans le creux du ventre. Comme si j'avais avalé une poignée de billes. Ou fais une crise de panique.

C'est presque toujours ça que je remarque en premier chez une fille. La couleur de ses cheveux. Pis sa façon de sourire. Mes chums me croient pas. Ils disent que je veux passer pour un bon gars. Que je fais semblant de pas spotter son cul ou ses boules. Mais c'est vrai.

Je sais pas pourquoi, mais les filles blondes me donnent envie d'être en amour. De m'endormir en cuillère avec elles ou de déposer un baiser sur leur front. Mais pas les filles bleachées là. Celles qui ont tout le temps une grosse repousse laide. Un vrai blond. Qui change de couleur quand tu glisses tes doigts dedans. Qui passe du blé à l'or. Un peu comme ceux de Mitsou sur le poster qui était collé derrière la porte de ma chambre quand j'étais ado. Ou plus comme les tiens. Oui, comme les tiens.

Faut que j'arrête de penser à toi, crisse. Je vais commander une autre bière à la place. Essayer de la boire assez vite pour m'engourdir un peu. Ma psy serait pas fière de moi. « Mécanismes de défense », tout le kit.

Quand j'étais petit, je me cachais dans les modules de jeux pendant la récré. Le front collé sur les barreaux de métal, je regardais les filles pour voir briller leurs cheveux au soleil, fasciné par la danse sur leurs épaules quand elles jouaient à la marelle. Un petit voyeur en attente d'un sourire.

D'une occasion pour leur donner la feuille de cartable pliée en quatre. Deux cases à noircir.

Question simple. Veux-tu sortir avec moi?

Oui ou Non.

Ou mes mains qui tremblaient trop. Et un petit papier qui restait bien enfoui au fond de ma poche arrière.

J'entends encore ma mère crier du fond de la cave. *Mathieu batinsse! Combien de fois va falloir que j'te dise de vider tes maudits pantalons? T'as encore scrappé ma brassée.* Une autre note d'amour écrite pour rien. Délavée par l'eau et le savon. Condamnée à la noyade avec les vieux mouchoirs oubliés dans mes jeans. Mille pellicules blanches qui collent au linge. Le *Head and Shoulders* était pas efficace contre ces petites morts-là.

Le bar est pas mal vide à c't'heure-ci. Faut dire qu'il est jamais ben plein. Je vois rarement les gens qui n'ont rien à fuir boire avant l'heure du souper. Pas de la grosse bière et des shots de Jack en tout cas. Et surtout pas dans un bar miteux comme ici.

Je pense pas que tu serais venue dans un bar de même. Tu préférerais les places d'étudiants, avec des grosses télés qui jouent les clips à mode. Le genre de place où y'a toujours trop de bruit. Comme ça tu dois parler fort pour avoir l'air intéressant et c'est moins stressant que le silence sur une première date. Surtout quand t'as rien à dire.

De toute façon, tu préférerais aller danser.

Ici, la seule télé marche juste quand il y a du sport un peu intéressant qui joue. Genre une partie des Canadiens ou du foot. Quand c'est des ostie de rondes de golf, Réjean ferme le volume et allume la vieille radio derrière le bar à la place. Il met un poste anglais que je connais pas ou les

mêmes vieilles compilations de tounes rock. Rien pour se faire aller sur un dancefloor. De toute façon, tout le monde s'en crisse un peu. Ou ils osent pas chialer.

Réjean, ça doit faire 20 ans qu'il sert à boire au *Bordel*. Avec sa grosse barbe grise et ses tatous délavés cachés par l'épais tapis de poils sur ses bras, il impose un certain respect. Les habitués lui parlent comme à un vieux chum. Pis les jeunes qui savent pas boire se calment assez vite quand il les regarde du coin de l'œil. C'est lui le boss ici. Lui qui décide de ton last call quand ta tête tient plus toute seule. Ou qui te laisse te monter un bill quand t'es cassé et que ta paye rentre juste dans deux jours.

Dans le bar, le plancher colle aux semelles des souliers. Comme si la moppe était disparue à jamais. La poussière brûle sur les calorifères électriques. Ça sent un mélange de fond d'tonne pis de renfermé dès qu'on passe la porte. On finit par s'y habituer. Comme on s'habitue à l'odeur de clope sur ses vêtements.

J'avais été capable d'arrêter avec toi. J'étais tanné de toujours devoir sortir dehors pour aller fumer. C'est pas que ça me dérangeait d'être dehors. Ça me dérangeait de te laisser seule. De pas savoir avec qui tu jaisais en dedans. J'avais peur de découvrir que quelqu'un pouvait te faire rire plus fort que moi. J'me souviens que tu m'avais ramené deux paquets de Marlboro de ton voyage en Louisiane. Des vraies clopes américaines qui goûtent le tabarnak pis qui te déchirent la gorge. J'ai tout fumé en deux jours pour m'écoeurer. Pour que la dernière clope que j'ai allumée sur le balcon de notre petit trois et demi goûte pas trop le regret.

J'ai recommencé le jour où t'es partie.

Je plie une vieille facture pour la mettre sous la patte de ma table. Ça sert à rien de changer de place. Je sais par expérience que y'en a pas une qui est stable. Elles menacent toutes de lâcher en craquant. Ça donne l'impression d'être dans une piscine à vagues quand tu t'accotes la tête dessus en fin de soirée.

Un néon sur deux est mort. Les autres achèvent de crever dans des petits grésillements d'agonie. Ça laisse des tables dans l'ombre. Toujours les premières à être occupées. Y'a juste la table de pool qui échappe aux clignotements. Elle baigne dans une lumière verte et bleu, éclairée par une lampe en vitrail. Une lampe Tiffany. En tout cas, c'est ça que Réjean m'a dit un soir. Elle pourrait bien s'appeler Victoria ou Ginette. Ça fait grand-mère pas mal. Manquerait que des bibelots de chats laids.

De toute façon, presque personne y joue. Une couple d'étudiants des fois. Ceux qui parlent plus fort que tout le monde. Les seuls qui ont une piasse à perdre dans le fond des poches pour jouer une partie. Un peu comme nous dans le temps. Quand on calait des 26 onces de fort dans un stationnement avant de faire la virée des bars.

C'est surtout du monde qui a de la misère qui se tient au *Bordel*. La tête basse et le dos cassé. Des gars qui repoussent le retour à la maison pour pas avoir à entendre leurs kids chialer ou devoir allumer la télé pour meubler le silence. Quelques égarés qui cherchent un abri. Des vieux sur le bien-être qui boivent leur chèque, les mêmes qu'on voit fouiller dans les poubelles à longueur de journée pour trouver des canettes. Des chercheurs de trésor à cinq cennes. Des gars de la construction ou qui travaillent dans les shops qui se passent des joints sur le bord de la porte avec leurs grosses mains toujours sales. Maux de dos chroniques.

Des fois, y'a des gens pas rapport qui entrent. Pourtant, il manque pas de bars au centre-ville. Ils restent jamais ben longtemps. Ou ben ils reviennent souvent. Surtout ceux qui sont venus seuls. Un peu comme moi. Certaines personnes finissent pas se connaître par leur nom. Des habitués de la place. Ils sont pareils aux vieux dans les restaurants de déjeuner. Ceux qui, à force d'être seuls ensemble, finissent par jaser. Par s'asseoir dans le même coin pour lire les journaux à voix haute. La même affaire à chaque matin. Ils se parlent des nouvelles pour avoir de quoi à dire. Pour entendre le son de leur voix. Comme le monsieur du centre commercial qui porte toujours des nœuds papillon. Celui qui passe ses journées sur les bancs. Qui attend juste que quelqu'un vienne s'asseoir à côté de lui pour poser une question ou passer un commentaire.

Ici, c'est le Tim Hortons des ivrognes.

Réjean me demande si j'en veux une autre. Mais j'ai le feeling qui faudrait que je décâlisse plus tôt que tard.

Les petites croix rouges

— Laurent —

Aujourd'hui, ça fait six mois. 185 petites croix sur mon calendrier. Je les ai comptées ce matin. Une à une. Mois par mois. Un nouveau chaton apparaissait à chaque page tournée. Avec Maman, on allait souvent à la SPCA pour regarder les petits chats, mais elle voulait jamais qu'on en sauve un en repartant avec. *C'est trop de trouble Laurent, pi je sais ben qu'après deux semaines c'est moi qui va devoir ramasser sa litière.* Faque elle m'a acheté le calendrier officiel à la place. 2\$ remis pour les chatons du Québec.

Ce matin, j'ai suivi chacune des barres du bout de mon doigt. De grosses lignes rouges de crayon-feutre. Toujours de la même couleur. « Rouge cerise » selon Crayola. C'est déjà mon troisième crayon.

Chaque matin je décroche le calendrier pour le déposer sur mon bureau. Mes mains tremblent toujours un peu quand j'enlève le capuchon. L'odeur de cerise chimique me monte au nez. La même odeur que les médicaments que Maman me donnait quand j'étais plus petit et que j'avais mal au ventre. Chaque matin je rajoute une croix dans une case blanche. Une petite croix comme celle sur sa tombe.

Chaque matin j'ai envie de vomir.

Papa trouve que c'est pas une bonne idée. Il avait enlevé mon calendrier la première fois qu'il l'avait vu et l'avait jeté. *Mon grand, Papa il croit pas que c'est une bonne idée que tu fasses ça.* J'ai tellement pleuré qu'il est allé le chercher dans le bac vert. Il dit que c'est trop macabre pour mon âge. Que c'est normal d'être triste, mais qu'il faut essayer de regarder en avant. De pas

s'enfoncer dans le chagrin parce que sinon je serai pas capable d'en sortir. Il dit qu'il faut laisser le temps faire ce qu'il fait. Grand-maman dit la même chose. *Laisser le temps au temps*. Mais même si j'essaye je suis pas capable d'arrêter de penser à elle. Et je sais que lui non plus. Ça m'arrive de l'entendre pleurer la nuit. Je pense qu'il est aussi triste que moi dans le fond. Que souvent ça l'empêche de dormir. Qu'il fait semblant quand je suis là.

Qu'il veut avoir l'air fort.

Moi aussi, des fois, je tourne en rond dans mon lit. Quand je ferme les yeux, j'ai plein de souvenirs d'elle qui apparaissent. J'essaye de penser à autre chose. De choisir à quoi rêver. Être accepté à Poudlard, chanter dans un groupe ou je sais pas quoi. Ça marche jamais longtemps par exemple. Son visage apparaît toujours quelque part dans mon rêve. Dans la foule ou à la place de celui d'une autre personne. Elle a toujours l'air triste.

Dans ce temps-là, je garde mes yeux ouverts. Je regarde les petites étoiles que Papa a collées sur mon plafond ou les chiffres verts qui changent sur mon cadran. Une fois je me suis levé à minuit pour aller faire une croix sur le calendrier.

Aujourd'hui, Papa a pas voulu passer la journée à la maison. Pourtant, il est en congé le samedi. D'habitude, il passe la journée avec moi même si on fait pas tout le temps des trucs ensemble. Au début, quand je suis allé vivre avec lui, il voulait toujours qu'on fasse des activités. Genre aller au mini-putt pis manger de la crème glacée. Des fois c'était plate, mais je sais qu'il faisait de son mieux pour me faire plaisir.

Une fois, il m'a amené passer la fin de semaine à Montréal. On est allé faire un tour au Biodôme et on a dormi chez un de ses amis qui a essayé de me montrer comment jouer de la guitare même

si j'étais pas vraiment bon. Papa m'a joué une chanson qu'il met souvent dans l'auto. *Stairway to heaven*. Je savais même pas qu'il savait jouer.

J'aimerais ça qu'il s'achète une guitare. C'est impressionnant regarder ses doigts qui bougent sur le manche et qui pèsent sur les cordes en métal. Je m'installerais proche de lui, les yeux fermés, pour l'écouter jouer. Ou il pourrait m'apprendre comment faire. On ferait des chansons ensemble. Pis je pourrais impressionner les filles à l'école comme à la télé.

Souvent, quand c'était la semaine où j'étais chez papa, on s'installait ensemble le soir sur le divan pour écouter des films. Même quand y'avait du hockey. Des fois, on pouvait écouter cinq films dans une semaine. Quand y'avait rien de bon dans le guide télé, il m'amenait au club vidéo pour que je puisse choisir. On achetait du popcorn et un 2 litres de Pepsi diète.

On était bien.

Collés ensemble sur le divan, la grosse couverture rouge par-dessus nous. On fermait la lumière pour faire comme au cinéma même si la télé était pas grosse. Il mettait le son plus fort que d'habitude. On était pas obligé de parler. Le chat que papa m'avait acheté venait se rouler en boule sur nos genoux. Des fois je me disais que j'aurais aimé ça que maman soit avec nous. Mais souvent, j'y pensais pas.

Maintenant, il préfère souvent écouter les matchs. Même s'il a acheté une plus grosse télé, il les écoute pas toujours à la maison. Si au moins il pouvait m'amener avec lui. *Tu sais mon gars, je voudrais bien t'amener avec moi, mais ils te laisseront pas rentrer dans le pub.*

Aujourd'hui, il est parti tout de suite après dîner. Il m'avait même pas dit qu'il passerait pas la journée avec moi. Il m'a juste dit qu'il avait des choses à faire et que je pouvais pas venir avec lui.

Que c'était des affaires qu'il devait faire tout seul. C'est grand-maman Louise qui s'occupe de moi aujourd'hui. Encore.

S'occuper, c'est un grand mot. Je suis capable de m'arranger tout seul. J'ai pu cinq ans quand même. Elle me fait à manger et elle me demande une fois de temps en temps si tout se passe bien. Je pourrais aussi bien me faire des beurrées au Nutella. Je suis pas pire aussi pour faire du Kraft Dinner. C'est encore mieux quand c'est celui aux tomates et que je mets des saucisses à hot-dog dedans. On n'en mangeait jamais chez Maman. Elle disait que c'était pas bon pour la santé. Et moi je lui disais que le tofu ça goûte les vieux bas sales.

Je sais que Grand-maman s'inquiète pour moi et Papa. Elle nous regarde souvent avec des petits yeux tristes. Comme si elle voulait nous dire qu'elle savait que c'était pas facile. Qu'elle a de la peine pour nous. Mais je sais pas si elle peut vraiment comprendre. Grand-papa, il est mort à l'hôpital. Grand-maman était avec lui. Elle a passé des semaines dans le petit fauteuil à côté du gros lit blanc. Et on savait pourquoi. Cancer du poumon. Trop de cigarettes. Il est pas mort sans rien dire à personne lui.

En cachette un lundi soir.

J'espère que Papa va revenir à temps pour souper avec nous.

Primaire

— Mathieu —

La rue est ben d'trop claire. La lumière me fait plisser les yeux. Je m'étais habitué à la pénombre constante du *Bordel*. J'allume une clope, histoire d'enlever le goût amer du fond de bière dans ma bouche.

J'aime aspirer la fumée lorsque le temps se refroidit. Le tabac chaud se mélange avec l'air frette. Je laisse l'épais nuage gris en suspension dans ma bouche avant de l'avaler d'un coup. Comme une gorgée de fort qui brûle dans gorge. J'aime la laisser s'échapper tranquillement par mon nez avant de prendre une inspiration.

Même l'hiver, je fume sans mes gants. Je préfère sentir les cigarettes rouler entre mes doigts. Même s'ils deviennent blancs et que ça fait mal en criss. J'aime sentir le froid de mes mains sur mes lèvres quand je prends une poffe. Je fume jamais en dedans. Sauf de la dope en dessous de la hotte des fois quand Laurent est pas là. Chacun ses petits crimes.

Mon père fumait toujours en buvant son premier café au lait. Il s'installait à la table avec son journal et disait pas un mot à personne. Il mangeait jamais avant d'avoir atteint le fond de sa première tasse. C'est ça que sentaient mes matins au primaire. Les gitanes et le café. Même si ma mère ouvrait les fenêtres.

Toi, tu fumais seulement après l'amour. Avec moi en tout cas.

Y'a du monde dans les rues aujourd'hui. Leurs mains sont remplies de sacs. Les gens honnêtes qui font leur magasinage des Fêtes. Je les fixe dans les yeux. Plein de petits cons qui marchent en file sur le trottoir. Qui dépensent leur paie pour des cadeaux de merde. Pour des échanges avec du

monde de la famille éloignée dont les noms nous reviennent jamais. Une bouteille de vin pour un cousin de je-sais-pas-quel-bord. Un foulard laid pour matante becs-qui-sentent-la-crème-de-menthe. Horrible.

J'haïssais ça aller de ton bord à Noël. Déjà que je suis pas capable de replacer toutes les personnes quand je vais dans ma propre famille. C'était chiant de s'faire parler de ma job et de mes projets futurs par une de tes cousines qui m'appelait par mon nom alors que j'aurais même pas était certain de la reconnaître dans la rue deux semaines plus tard.

Y'a une madame qui me dévisage en passant à côté de moi. Je dois avoir l'air un peu chaud. Une vieille crisse avec un manteau de fourrure pis une grosse couche de rouge à lèvres brun-bourgonne pas clair. Dans le genre qui sait rien faire dans vie à part avoir un mari riche et porter trop de parfum. En plus, elle doit pu coucher avec. Lui, il doit fourrer les secrétaires de sa compagnie une après l'autre sur son bureau avant de les clearer après trois mois. J'aurais envie de lui crier d'aller chier pour qu'elle se vire de bord. Mais elle est déjà trop loin pour m'entendre.

La tabarnak.

Anyway, y'a ben trop d'monde dans la rue. J'aurais l'air cave en ostie. Plus encore qu'eux autres, petits moutons attirés par les vitrines des magasins qui flashent et les lutins électriques qui dansent. Mauvais souvenirs de mes années passées à travailler dans le public. À partir de novembre, j'avais des envies de meurtre au moins une fois par jour. *Quoi? Comment ça criss vous pouvez pas m'avoir ça à temps pour Noël? C'est dans trois jours, tu penses que je vais faire quoi moi hein? Je vais dire quoi à ma fille? Que vous avez pas commandé assez de stock comme d'habitude? Joyeux Noël, bande d'imbéciles. Écoute-moi ben le jeune, le client est toujours roi, okay? Bien sûr, oh grand roi des connards.*

Même s'il le faudrait, j'ai pas envie de rentrer chez nous. Pas tout de suite. De toute façon ma mère s'occupe de faire souper le petit. Et ma tête est pas encore assez vide.

J'entre dans un bar au hasard. Je connais pas la place. *L'entrepôt café bar moderne*. L'endroit porte bien son nom. On dirait une ancienne shop avec le plafond cathédrale, les poutres de métal et les murs en briques. Les speakers crachent du hip-hop des années 90. Biggie, 'Pac, Ice Cube. *Though back at the time, I never thought I'd see her face. Ain't a woman alive that could take my mama's place.*

Je crois que t'aurais aimé ça comme place. On venait étudier des fois dans des endroits de même en fin de session au cégep. Boire des allongés et des lattés qui faisaient changement des cafés filtres dégueulasses des machines du pavillon 4. Tu demandais toujours au barista de saupoudrer de la cannelle sur les tiens.

Y'a pas mal de monde. Un mélange d'étudiants universitaires et de gens dans la trentaine. Je choisis une table dans un coin. J'aurais dû apporter un livre ou de la correction. Mes étudiants sont tellement mauvais que mon état aiderait sûrement leurs notes. J'aurais au moins l'air de faire quelque chose. C'est pas le genre de place où tu viens t'échouer pour boire tout seul en regardant la télé accrochée au-dessus du comptoir.

Une serveuse vient me voir. Assez belle. Assez jeune. Elle a des stretchs gros comme des piasses dans les oreilles et une manche de tatouages qui doit faire pleurer ses parents. Une espèce de fresque de jouets d'enfants en couleurs avec des robots old school rouge et bleu qui boxent, un View-Master pis une manette de Super Nintendo. Rétro comme la musique qui joue.

Elle m'énumère la liste des bières en fût. *Grolsch. Heineken. Guinness. Hoegaarden.* J'en ai rien à foutre de l'Europe à soir. *Sleeman. St-Ambroise. Keith. Raftman.* Elle parle trop vite. *Fin du monde.* Stop. Celle-là. C'est de circonstance. J'en commande une pinte.

Je remarque une fille seule à sa table. Ses cheveux blonds sont coupés au carré. Elle porte un chemisier blanc boutonné jusqu'au cou. Avec un long collier en or qui descend sur ses seins. Elle a une pile de feuilles et un Bloody Ceasar devant elle. J'imagine que c'est une jeune prof au primaire qui corrige des copies d'examen. Du genre qui fait bander les pères dans les réunions de parents.

Les yeux rivés sur une page, elle met un doigt dans sa bouche. Elle le fait glisser sur le bord de son verre pour faire coller les grains de sel sur sa peau. La serveuse dépose ma pinte devant moi. *Tiens mon beau.* Pourquoi est-ce qu'elles arrivent toujours au mauvais moment? Toujours quand tu as de la bouffe plein la gueule ou que tu veux planter tes yeux sur une fille plus belle qu'elles.

Prof-au-primaire lèche maintenant le sel sur son doigt comme une drogue de riche qu'on se passe sur les gencives pour pas en perdre. Elle recommence sa petite cérémonie, les yeux rivés sur une copie. Une criss de belle cérémonie. Je prends une gorgée en essayant de deviner les formes de son corps sous ses vêtements. D'imaginer la lourdeur de ses seins dans mes mains. L'odeur qui se loge dans le creux de son cou.

Elle doit bien cacher quelque chose sous ses airs sévères. Un tatouage de jeunesse qu'elle regrette. Des mamelons percés. Un string en dentelle rouge. Un dos strié par les ongles de son dernier amant. Sa pile de feuilles descend trop vite. Je commande une autre bière. Une autre bière et peut-être que j'irai lui parler.

Mère(s)

— Louise —

Ça fait six mois. C'est ça que le petit m'a dit quand je suis arrivée ce matin. Six mois déjà qu'elle est partie. *Voir le Bon Dieu* comme aurait dit ma mère. Ses yeux étaient aussi rouges que la dernière fois que je suis venue le garder. Il est bien trop jeune pour être toujours triste comme ça. Surtout que c'est pas de sa faute.

Mathieu est parti presque aussitôt que j'ai mis les pieds dans l'appartement. Deux becs rapides sur les joues. Lui aussi il avait mauvaise mine. Mal rasé avec des cernes qui contrastaient avec son teint de fantôme. Il m'a pas dit où il s'en allait. Il a changé de sujet quand je lui ai demandé. Ça fait quelques mois déjà que j'ai appris à ne plus attendre de réponses à mes questions. J'insiste plus maintenant.

Comment on a fait pour se ramasser là?

Pourtant c'était une bonne fille la Sophie. Brillante. Si ça avait pas été du petit, elle aurait sûrement fait de belles études. Mathieu était tellement amoureux d'elle quand il était plus jeune. Toujours en train de la regarder du coin de l'œil avec un sourire aux lèvres. Il voulait tout faire avec elle. Toujours être le plus proche possible. Il voyait de moins en moins ses amis. Il passait moins de temps dans ses livres.

Je me souviens de la fois où il nous l'a présenté. C'était pas sa première blonde. On avait rencontré les autres quand elles venaient le rejoindre pour aller en ville. Mais jamais rien de vraiment concret. Il disait que c'était ses affaires. Sauf qu'avec Sophie, il a voulu faire ça plus formel. *Maman,*

j'aimerais ça vous présenter quelqu'un. Il voulait faire un petit souper. Il avait les joues rouges comme son père quand il est nerveux.

Quand elle est venue à la maison, il arrêta pas de nous regarder, son père et moi, en cherchant une espèce d'approbation dans nos yeux. Il voulait un regard qui lui aurait confirmé ce qu'il voulait entendre. Que c'était la bonne, celle avec qui il comprendrait ce que c'était d'aimer quelqu'un pour de vrai.

Il a pas eu l'adolescence la plus facile, mais quand il a rencontré Sophie, on dirait que les choses ont changé pour le mieux.

Jusqu'à ce qu'il devienne père. C'est pas de la faute à Laurent. C'était pas un enfant difficile. Il est juste arrivé trop tôt. On aurait dit que Mathieu et Sophie étaient plus vraiment un couple. C'étaient des parents tout d'un coup. Six mois pour se faire à l'idée que les choses seraient plus jamais pareilles.

Je comprends pourquoi Sophie a voulu se séparer, pourquoi elle se sentait emprisonnée trop jeune dans une vie qu'elle voulait pas nécessairement. J'ai toujours pensé qu'elle était pas faite pour être mère. Je sais que c'est terrible de dire des choses comme ça. Mais elle ne regardait pas le petit comme on devrait regarder son enfant. En tout cas, pas toujours. Y'avait pas souvent d'amour dans ses yeux. Je sais que ça peut être difficile la vie parfois.

Mais elle avait pas le droit de partir comme ça.

On a passé l'après-midi chacun de notre côté. Laurent avait l'air d'attendre quelque chose, toujours les yeux dans la lune. Il a pas voulu jouer aux cartes avec moi. Il préférait lire des bandes dessinées dans le salon.

Quand l'heure de souper est arrivée, il m'a dit qu'il n'avait pas faim tout de suite. Puis la même chose une heure après. Il est finalement venu s'asseoir à la table avec moi quand j'ai crié que le spaghetti était servi.

Je crois qu'il voulait attendre que son père revienne pour pouvoir manger avec lui. Mais Mathieu m'avait pas dit à quelle heure il comptait revenir.

Il aurait au moins pu appeler.

Impuissance

— Mathieu —

J'ai pas été capable. Elle était là, nue devant moi, et j'ai pas été capable.

Pourtant ça avait bien commencé. La serveuse m'avait amené une autre pinte avec un petit sourire. Je sais pas si elle me trouvait cute ou si elle se magasinait du tip, mais c'était pas elle que j'avais envie de regarder.

Le premier verre commençait à vraiment faire effet. Prof-au-primaire avait presque terminé sa pile de copies. J'avais envie d'aller lui parler. D'entendre un rire de femme. Je me suis approché de sa table tranquillement, pour pas avoir l'air d'un gars louche qui va te sortir les pires pick-up lines ever. Elle levait pas ses yeux de la feuille.

J'ai mis une main sur le dossier de la chaise en face d'elle. Elle a levé son crayon rouge dans les airs, mais pas pour me faire signe de pas la déranger. D'attendre une seconde. Comme les secrétaires quand tu vas chez le médecin. Elle pensait peut-être que j'étais un serveur. Ça m'a donné le temps de lire sur une de ses feuilles.

Julien Gagnon

Examen deuxième étape

Nommez 10 pays du continent africain : Congo, Maroc, Algérie, Nige...

Elle a levé les yeux. Des grands yeux verts. Je lui ai demandé si je pouvais lui payer un verre, question de lui donner du courage pour finir ce qu'elle faisait. J'ai dit que j'appréhendais moi-même le calvaire qui viendrait avec la correction des examens de fin de session de mes étudiants.

Corriger des dissertations en français, c'est un peu expérimenter la pulsion de mort freudienne, sauf que tu lis des gens qui ne sauraient pas de quoi tu parles. Sauf que là j'étais plus en mode Éros que Thanatos.

Elle a souri. M'a dit qu'elle prendrait bien un gin-tonic et peut-être même un peu de compagnie pour prendre un break de la correction. Finalement, c'était une enseignante au secondaire en univers social. Elle était encore plus belle quand elle me regardait.

Elle s'appelait Caroline.

Y'avait une tension dans ses yeux. Le genre de tension qui te donne les couilles d'embrasser une fille. Le feeling qui te dit que c'est ça qu'elle essaye de te dire de faire. J'ai jamais été bon pour décoder les femmes. Jamais voulu m'imposer et recevoir une claque en pleine face. Mais là ses yeux mentaient pas. L'heure filait et je lui ai demandé si elle voulait aller manger un truc quelque part. Elle m'a invité chez elle en me disant que c'était pas loin, qu'elle avait de la bière et qu'on pourrait se caller de quoi. Le plan parfait.

C'est là que ça a dérapé en sacrement.

Son appartement était au troisième étage d'un vieil immeuble du centre-ville. J'ai pas vraiment eu le temps d'apprécier la beauté des vieilles moulures en bois. Dès qu'on a passé la porte, elle m'a plaqué contre un mur pour m'embrasser. Comme dans les mauvais films romantiques, quand ils finissent par tout câliser en bas de la table de la cuisine pour fourrer dessus. Pendant le baiser, elle a glissé ses mains contre mon corps, détaché ma ceinture. J'ai voulu faire la même chose, mais elle m'a ramassé par le col pour m'amener vers sa chambre. Elle savait ce qu'elle voulait.

J'ai enlevé son chandail, détaché sa brassière noire en embrassant son cou. Et là j'ai vu une petite tache de naissance brune sur son épaule. Presque comme celle que tu avais sur la fesse. J'ai pensé à toi.

J'voulais pas penser à toi criss.

Mais j'avais pas les idées claires. Ça tournait trop vite. Y'avait elle. Et y'avait toi. Tout était mélangé. J'ai caressé ses seins en essayant de me rappeler les tiens. J'ai cherché tes grains de beauté sur sa peau. Ton odeur sur son ventre.

Elle a mis une main dans mon pantalon, mais il se passait rien. Une belle femme presque nue qui te fait pas bander, ça se pose des questions. J'ai mis ça sur le compte de l'alcool. Même si j'ai eu l'impression de dessaouler plus vite qu'un gars qui trouve sa blonde avec un autre en rentrant chez eux.

Et j'me suis sauvé de là comme un voleur.

Quand je suis rentré chez nous, mon gars écoutait une émission avec ma mère. Il était déjà en pyjama. Ma mère est partie en me jetant un air triste. *Prends soin de toi fiston.* Je devais sentir l'ivrogne. Je me suis installé avec Laurent. On a écouté ce qui passait à la télé en silence, chacun de notre bord du divan. En allant le border, je me suis penché pour lui donner un bec sur le front, mais il a passé ses bras autour de mon cou. Je l'ai serré dans mes bras. *Bonne nuit mon loup. Désolé de pas avoir été là pour souper avec toi.*

J'ai pas été capable de bander et là je me ramasse comme un cave, obligé d'écouter des criss de reprises de *CSI* en rafale tout seul dans mon salon.

Je vais vers la cuisine pour aller me chercher une bière. Peut-être bien que j'amènerai la caisse au complet. Le sommeil s'installe plus rapidement quand ma tête est lourde. En chemin, j'aperçois de la lumière au deuxième. Je monte tranquillement les marches. Un long trait s'étire sur le plancher, s'échappant de la chambre de Laurent. Je donne trois petits coups sur la porte avec mes jointures avant d'entrer. Il est assis dans son lit, les yeux plongés dans *On a marché sur la Lune*.

- Ça va mon grand? Il commence à être tard, non? T'es pas capable de dormir?

- Papa, toi tu penses-tu qu'un jour on va pouvoir aller sur la Lune, même si on n'est pas des astronautes? Genre au lieu d'aller en voyage à Old Orchard, on irait deux semaines dans l'espace.

- Je sais pas mon loup. On sait jamais avec la technologie. La fusée ressemblerait sûrement pas à celle de Tintin par exemple.

- Je pense que Maman elle aurait aimé ça. Quand elle sortait le soir pour fumer des cigarettes en cachette, elle me disait qu'elle allait regarder les étoiles.

- Moi aussi je m'ennuie d'elle mon chéri. Elle est sûrement dans le ciel avec les étoiles maintenant.

- Je sais que ça existe pas le paradis papa.

Je sens des larmes couler sur mes joues. Il ne quitte pas son livre des yeux. Je voudrais qu'il pleure avec moi, que je puisse le prendre dans mes bras.

- Elle doit être bien où elle est maintenant mon cœur.

- Pourquoi elle était pas bien ici hein? Pourquoi elle était pas bien avec nous?

- Je sais pas mon bébé. Je sais pas...

Mais j'aimerais ça en criss comprendre pourquoi.

II

Un dimanche matin de grisaille. Le froid de janvier fait geler la barbe de Mathieu. Il aide Sophie à mettre les dernières boîtes dans le camion de location.

Les choses se sont faites rapidement. Sophie dormait chez sa mère depuis une semaine. Trois jours pour trouver un nouvel appartement. Quelques visites. Elle a choisi un petit trois et demi meublé dans le quartier nord de Sherbrooke. Une étudiante qui céda son bail pour la session d'hiver. Abris temporaire.

Deux journées de congé au boulot pour faire ses boîtes. Motifs personnels. Sa décision était prise. Mathieu a tenté de la retenir plusieurs fois. Mais il s'est retrouvé à court de mots.

À court d'excuses.

Laurent pleurait beaucoup. Il avait entendu les cris et les portes qui claquent. Les insultes à demi-mots à l'heure du souper. Il avait vu les yeux rougis et cernés de ses parents certains matins. Les couvertures et l'oreiller oubliés sur le divan.

Mais il n'avait pas imaginé ce scénario. Imaginé devoir aider sa mère à remplir des boîtes de carton. Y écrire leur contenu au marqueur noir. Vêtements. Livres. Pharmacie. Sophie n'avait pris que l'essentiel, laissant derrière elle des meubles aux tiroirs vides.

Mathieu ferme la porte coulissante du camion. Il demande une dernière fois à Sophie si elle veut de l'aide pour conduire. Mais elle refuse encore. Elle se débrouillerait bien. Des amis viendront la rejoindre plus tard. Ses parents aussi peut-être.

Sophie entre dans l'appartement pour dire au revoir à Laurent. Mathieu l'attend dehors, assis sur la marche du camion. Il s'allume une cigarette. Son premier paquet depuis des années. Automédication en cas d'urgence.

Sophie revient vers lui. Il lui tend les clés. Elle embrasse sa joue mouillée.

Merci. Tu viendras me le porter quand je serai installée. Prends soin de toi.

Toi aussi.

Il allume une autre cigarette.

Café filtre

— Mathieu —

8h10. Les étudiants entrent tranquillement dans la classe. J'ai encore la tête dans le cul à cause des somnifères que j'ai pris hier soir. Posologie : un comprimé, trente minutes avec l'heure du coucher. Réalité : Deux comprimés avec une bière, un joint et un réveil à 4 heures du matin tout habillé sur le divan. Va falloir que je demande à mon médecin de me prescrire une autre molécule. Il paraît que le Zopiclone fait la job.

En plus, j'ai oublié mon thermos sur le comptoir en partant. Je suis pogné avec le café dégueulasse du salon des employés. Le mi-noir maison du Costco, c'est pas fameux avec ses notes de carton et de savon à vaisselle. Rien pour m'aider à me décoller les yeux.

Les étudiants jasant d'une nouvelle série sur Netflix. Une affaire de meurtrier en série qui travaille comme sexologue de jour et qui trouve seulement du plaisir lorsqu'il tue des gens. Eros et Thanatos. Pulsions de vie. Pulsions de mort. Pendant une seconde, j'ai envie de faire un commentaire à voix haute. Un peu de culture générale pour les faire réfléchir. Mais j'entrevois déjà leur manque d'intérêt. Si au moins ils pouvaient s'intéresser autant aux meurtriers chez Camus, Süskind ou Kristof. À la place, j'inscris le plan du cours au tableau :

La littérature fantastique : Fondements, théorie et représentants.

Un cours que je connais par cœur. J'étais emballé les premières fois que je le donnais. Je me disais que les jeunes aimeraient lire quelque chose qui fait changement. Des histoires de folie, de présences invisibles et de peintures qui prennent vie. Qu'ils préféreraient analyser la construction

de la peur chez Maupassant et Poe que la fatalité dans *Phèdre* ou *Antigone*. Les illusions naïves du nouvel enseignant.

J'essayais de me mettre à leur place. De me remémorer ce que je détestais du Cégep. Les cours plates et les enseignants aussi beiges que la peinture dans les classes du pavillon 4. Je voulais être le prof qui était différent des autres. Pour leur faire aimer un peu la littérature. Pis aussi pour avoir de bonnes évaluations et obtenir ma permanence.

Mais je suis sur le pilote automatique depuis deux ans. Deux années engourdies au scotch et aux antidépresseurs. Citalopram. Effexor. Xanax. *Name it*. La seule façon de rester fonctionnel après... Après toi. J'en pouvais plus des crises de paniques en pleines nuits. D'avoir l'impression de mourir en cherchant mon souffle pendant qu'une grosse roche invisible s'appuyait sur ma poitrine. Tanné des commentaires sur mes cernes et des brassées de draps trempés de sueur.

Je reprends les mêmes cours de session en session. Les mêmes textes. Les mêmes exemples. Les mêmes anecdotes aux mêmes moments. *Saviez-vous que l'équipe de football de Baltimore s'appelle les Ravens en raison d'Edgar Allan Poe? Saviez-vous que Maupassant craignait sa propre folie et qu'il croyait que son cerveau ramollissait et coulait par son nez durant la nuit?* Toujours quelques rires. Quelques exclamations. Plusieurs regards vides.

Un étudiant s'approche du tableau. Un grand maigre avec une moustache trop laide pour ne pas être sarcastique. Un de ceux en sciences de la nature. Vincent ou Guillaume. Quelque chose comme ça. J'ai toujours été mauvais avec les noms. Il veut prendre un rendez-vous pour réviser son dernier travail. *Pas de problème. Mais il me semble que tu avais eu une bonne note, non?*

Il avait eu 92%. Sacrament. C'est les pires. Condamnés à l'excellence. Probablement poussés par des parents riches et absents ou par une idée prédéfinie de la carrière idéale. Ça parle de cote R. De contingentement. Médecin. Pharmacien. Dentiste. La Sainte Trinité de la réussite sociale. 17 ou 18 ans et l'anxiété dans le tapis avant même d'avoir commencés à payer des factures. La vie va être longue les copains.

8h22. *Bon matin groupe. Prenez vos places s'il-vous-plaît on va commencer.*

Parfait les jeunes on va prendre une pause et on revient dans dix minutes sans faute pour la dernière heure.

Deux appels manqués sur mon cellulaire. L'école de Laurent encore. Un nouveau message sur ma boîte vocale.

La fragilité des corps

— Laurent —

J'attends Papa, assis sur une chaise de plastique orange dans le corridor. La directrice veut lui parler. Il sera pas content. C'est la deuxième fois en deux jours que l'école l'appelle. Mais c'est pas de ma faute si Olivier arrête pas de m'écœurer. Je veux dire, je vais pas me laisser faire quand même!

Je suis pas une moumoune, moi.

Tout ça a commencé hier.

D'habitude je passe la récréation avec Julien, mais il était malade cette journée-là. Mélissa a vu que je tournais en rond et m'a demandé si je voulais jouer au ballon poire avec elle. J'ai dit oui. C'est toujours mieux que de rien faire toute la récré.

On jouait tranquillement ensemble. J'étais pas si mauvais que ça. Pis là le gros Olivier est arrivé avec sa gang. *Voyons Laurent t'es ben fife de jouer à ça. C'est pas parce que ton chum est pas là qu'il faut que tu te prennes pour une fille. De toute façon je suis même pas sûr que tu peux faire tourner le ballon avec tes petits bras de fifi!* Toute sa petite gang riait avec lui.

Olivier était pas comme ça avant. Mais depuis le début de l'année, on dirait qu'il veut impressionner tout le monde et faire son tough. Je sais pas pourquoi. Il en avait des amis. Il avait pas besoin d'agir comme ça pour s'entourer de gens.

J'ai voulu continuer à jouer, mais Mélissa bougeait pas. Elle me regardait avec des yeux nerveux. *Tu feras attention pour pas pogner la maladie à Julien en lui donnant des becs!* Oliver s'était retourné pour s'en aller, mais j'ai crié après lui. C'était plus fort que moi. En se tournant, il a reçu mon gros crachat en plein dans sa face. *Ark tabarnak c'est quoi ton ostie de problème! T'es dégueulasse Laurent.* Juste comme il s'approchait la cloche a sonné. Il a vu Marie, la surveillante, qui arrivait pour enlever les ballons. *Toé t'es chanceux. Mais t'es mort. T'as compris? T'es mort Laurent.*

Marie a vu le visage d'Olivier couvert de bave. *Voyons vous deux! Vous allez au secondaire l'année prochaine il va falloir apprendre à agir comme des grands. Laurent va faire la file avec ta classe. Je vais devoir en parler à la directrice. Toi Olivier viens avec moi à la salle de bain.* Je ne sais pas si c'est parce que j'avais peur, mais j'ai fait un sourire à Olivier en passant devant lui. Son visage à lui avait rien d'heureux.

Le soir sur le portable à Papa, j'ai fait des recherches pour me préparer. Je savais qu'Olivier voudrait se venger. Et il avait une belle gang de débiles pour l'aider. Je regrettais un peu mon geste maintenant que je pensais à ce qui pourrait m'arriver. Mais Google était là pour m'aider :

- Comment se battre?
- Première fois dans une bagarre.
- Comment donner un coup de poing?

En lisant les articles et en regardant les vidéos sur YouTube, j'ai trouvé 3 trucs qui reviennent souvent. Un, l'élément de surprise est important. Il ne faut pas que notre adversaire connaisse notre prochain mouvement. Deux, il faut frapper en premier. Ce sera peut-être le seul coup qu'on pourra

donner. Trois, il faut viser le nez, la gorge ou les gosses. Là où ça fait mal. Comme la fois où j'ai reçu le ballon de soccer en plein dans mes bijoux de famille. Mes genoux étaient tellement mous que je pouvais même pas me relever.

J'ai passé cette nuit-là à rêver de batailles épiques où je battais Oliver et toute sa gang comme un vrai ninja avec des coups de pied volants et des combos pareils à ceux de Scorpion dans *Mortal Kombat*.

Finalement, Olivier avait pas attendu trop longtemps pour essayer de se venger. Pendant la première récréation ce matin, j'étais monté dans les modules de jeux pour surveiller la cour d'école. Tout était comme d'habitude. Les filles jouaient avec les ballons-poires ou les cordes à danser. Les gars au ballon chasseur ou au 21. J'avais peur, mais j'étais prêt. C'est Olivier qui m'a vu en premier. Lorsque je l'ai vu, il marchait déjà dans ma direction. Sa petite gang le suivait. Il s'est arrêté juste en bas de la petite échelle qui menait à la plateforme où j'étais.

- Enveille Laurent descends me voir on va parler.

- Si tu veux parler Olivier tu peux monter me voir.

- J't'ai dit de descendre! Sinon je vais te faire descendre tu vas voir. Fais-moi pas monter!

- Pourquoi? T'as peur des hauteurs?

- Bouge pas de d'là toé!

- Je bouge pas, t'inquiète.

J'essayais d'avoir l'air calme, mais j'entendais mon cœur battre dans mes oreilles. Olivier était en train de monter dans l'échelle. Je n'avais pas de plan, mais j'étais prêt. L'élément de surprise. Le premier coup. Le nez, la gorge ou les gosses. Let's go. Dès que j'ai vu sa tête apparaître mon corps s'est raidi. Ça été comme plus fort que moi. J'ai donné un gros coup pied drette dans sa face. Comme dans le film *300*. Ma semelle a frappé directement sur son nez.

Oliver a lâché l'échelle en recevant mon coup et est tombé directement sur la neige tapée. J'ai entendu un gros bruit. Comme une branche qui craque. Et puis les cris d'Olivier. En me penchant pour voir en bas des modules, j'ai vu ce que j'avais fait.

Olivier pleurait et criait, assis sur le sol. La neige était tâchée de gouttes de sang qui s'échappaient de son nez. Il tenait son bras gauche avec son autre main. Son bras bougeait pas de la bonne façon. Comme si son coude pouvait plier dans le mauvais sens.

Les surveillants sont arrivés à la course. *Tassez-vous les jeunes. Laissez-nous de la place pour travailler.* Olivier criait. *C'est Laurent. Laurent! C'est lui. Mon bras! Mon bras est... Ah! Mon bras! C'est Laurent qui a fait ça.*

Pendant que Simon, le surveillant qui ressemble à un joueur de football, amenait Olivier dans ses bras vers l'école, je suis descendu à la demande de Marie. *Voyons Laurent qu'est-ce qui t'a pris. C'était pas assez hier? On peut pas faire des choses comme ça dans la vie. Il va falloir que tu t'expliques garçon.*

En marchant vers l'école, je me suis rendu compte que des larmes coulaient sur mes joues.

Ça doit bientôt faire une heure que j'attends Papa. Pourtant le Cégep est pas si loin que ça. J'espère qu'il va comprendre que je me défendais. Que c'est Olivier qui avait commencé en premier. Même si c'est pas vrai de vrai. Je voulais pas faire aussi mal que ça à Olivier. Mais je préfère bien mieux être assis sur une chaise de plastique que d'être celui qui est parti pour l'hôpital.

En tout cas, je peux dire adieu à la PlayStation pour un bout.

Sempiternel

— Mathieu—

Aucun problème. Désolé encore madame Landry. Je comprends pas trop ce qui a pu lui prendre.

Oui, oui. Je vais être là dès que possible. Merci.

Calice.

Qu'est-ce qui se passe avec Laurent cette semaine? La semaine dernière il était stressé pour sa compétition de Génies en herbe et cette semaine il crache sur les autres et casse des bras? J'ai laissé mes étudiants partir 15 minutes en avance. De toute façon leur capacité de concentration disparaît drastiquement à l'approche de la fin du cours.

Laurent, il a jamais vraiment été comme moi quand j'étais jeune. Foutre le trouble, je connais ça. Je volais des paquets de cigarettes à mes parents pour aller fumer avec mes amis dans le bois derrière l'école. On mélangeait du chlore et du lait dans des bouteilles de Pepsi; des bombes qu'on lançait dans la rivière pour faire peur aux pêcheurs. On décollait les logos sur les chars avec nos canifs pour se faire de collection. Mes amis capotaient que j'aie été capable de pogner une Bentley.

Un jour, je suis rentré à la maison et j'ai trouvé, étalé sur mon lit, tout mon beau petit arsenal de délinquant. Deux ou trois briquets. Du papier king size OCB. Une pipe en verre. 3 grammes de cocottes. Et les discours de déception de mes parents.

Mais Laurent, il est différent. Je veux dire, les seuls moments où il faut que je le chicane c'est parce que je le pogne à lire des livres la nuit en cachette avec sa lampe de poche.

Je vais quand même pas virer fou s'il est impatient d'apprendre la suite des aventures d'Harry Potter.

J'ai pas prononcé un mot à Laurent en entrant dans l'école. Juste un regard qui voulait tout dire. Ses yeux étaient rouges et gonflés. Il avait l'air honteux. Tant mieux. On a rencontré la directrice ensemble. Elle nous a servi un chapelet de phrases moralisatrices. Une semaine de suspension. Elle évoquait le renvoi de l'école. La corde raide.

Les parents du petit Olivier étaient pas mal en tabarnak. Ils ont appelé de l'hôpital. Fracture simple de l'humérus. La grosse affaire. Ils voulaient des sanctions. J'allais devoir demander à ma mère de s'occuper de lui toute la semaine. *Merci madame Landry. Je vous promets que des choses comme ça ne se reproduiront pas et qu'il va prendre du temps pour réfléchir à la portée de ses actes. Bonne journée.*

Une fois installé dans l'auto, j'ai attendu un peu avant d'ouvrir le moteur.

- Qu'est-ce ce qui t'as pris de faire ça gars?

- J'm'excuse papa. J'ai... J'm'excuse.

- C'est pas à moi qu'il faut que tu t'excuses. Pourquoi t'as fait ça? C'était pas assez de lui cracher dans la face hier?

- Je te l'ai dit hier. Il m'avait traité de fife. Pi je suis pas un fife.

- Oui et moi je t'avais dit qu'il fallait que tu sois la plus grande personne. La violence ça mène juste à plus de violence. Il faut pas que tu commences à penser comme ça, ça te mènera pas ben loin dans la vie.

- Je sais papa, mais j'avais peur. Si c'était pas moi, c'est lui qui m'aurait fait mal. Il a dit qu'il voulait me tuer.

- Et il y avait aucune autre solution? Aucun surveillant dans la cour d'école? T'as deux jambes et une voix. T'aurais pu aller voir un adulte.

- J'aurais passé encore plus pour un fife.

- Hey! On dit pas ça ce mot-là. C'est tu clair? Pis t'aurais passé pour quelqu'un d'intelligent qui règle pas ses problèmes comme un imbécile. Calice Laurent, je t'ai pas élevé de même!

- ...

- Ok ok. Pleure pas gars. C'est correct. Mais tu comprends pourquoi papa est fâché? Tu comprends que c'est pas correct ce que tu as fait?

- Je sais. Mais c'est pas de ma faute. C'est pas... c'est lui qui a commencé. Moi je jouais tranquille avec Mélissa hier et il est venu m'écœurer. C'est lui qui voulait faire du trouble. J'voulais juste pas avoir l'air de quelqu'un qui se laisse faire. Tu comprends ce que je veux dire papa? Je voulais pas lui faire mal comme ça. Tu le sais ça, hein? Je pensais pas que ça finirait comme ça.

- Je sais Laurent. Mais il faut réfléchir avant d'agir. Papa aussi il a déjà été dans des bagarres. Et je peux te dire que c'est jamais une bonne chose. Que tu gagnes ou que tu perdes. Il y a toujours une autre solution. Je suis fier d'aucun coup que j'ai pu donner ou recevoir dans ma vie.

- Ok papa. Je suis désolé. Vraiment.

- Allez, fais-moi un câlin. Et si tu recommences, je t'envoie dans une prison au Brésil avec des vrais durs de durs. C'est clair?

- OK papa. Tu veux que j'apprenne des meilleurs?

- Exactement.

Sur le chemin vers la maison, j'ai monté le son de la radio pour pas avoir besoin de parler. Laurent regardait défiler le paysage, le front collé contre la vitre de la voiture. Le son de la voix tirillée de Cantat résonnait dans l'habitacle.

Pendant que la marée monte

Et que chacun refait ses comptes

J'emmène au creux de mon ombre

Des poussières de toi

L'identité masculine : Redéfinir ou perpétuer?

Représentations de la masculinité dans *Gabriel est perdu* de Julien Roy et Nord
Alice de Marc Séguin

Résumé des œuvres à l'étude

***Nord Alice* de Marc Séguin**

Nord Alice est le troisième roman de l'artiste multidisciplinaire Marc Séguin. Il raconte l'histoire d'un chirurgien, le narrateur anonyme de l'œuvre, qui quitte sa vie à New York après sa rupture avec Alice, une Innuë avec qui il a fait ses études en médecine et partagé une relation de couple. Si Alice reste à New York, le narrateur fuit vers le Nord-du-Québec, plus précisément à Kuujuaq, alors qu'il devient le seul chirurgien à pratiquer dans cette région. Sa profession l'amène à être confronté aux dures réalités sociales de cette ville et à la détresse vécue par la communauté innue. Isolé et aux prises avec des questionnements identitaires, le narrateur réfléchit à sa vie et à sa relation avortée avec Alice. Le récit se clôt avec le personnage principal qui attend patiemment la venue prévue d'Alice dans le Nord avec le désir de renouer avec cette dernière.

Ce récit premier est également accompagné de nombreux passages dans lesquels le narrateur raconte l'histoire de ses ancêtres, de son arrière-grand-père jusqu'à son père, et de leurs relations amoureuses réussies. Les histoires de ces hommes deviennent à la fois des modèles et des points de comparaison pour le personnage principal.

***Gabriel est perdu* de Julien Roy**

Gabriel est perdu est le premier roman de Julien Roy. Il raconte la brève relation entre Gabriel, le narrateur, et Fannie, une jeune femme dont il tombe amoureux. Après un début de liaison marqué par des sentiments intenses, le couple finit par se séparer. Un soir, alors qu'il décide de se rendre chez son ami Alex pour trouver du réconfort, Gabriel surprend ce dernier au lit avec Fannie.

Consumé par sa jalousie et son désir de posséder son ancienne amante, Gabriel se rend quelques jours plus tard chez elle et la tue par étranglement. Il s'enfuit ensuite vers le chalet de son père afin de s'enlever la vie. Cet acte clôt d'ailleurs le roman.

Gabriel est perdu n'est cependant pas un récit linéaire. En effet, il est séparé en deux types de chapitres (l'un portant des lettres comme titres, l'autre des heures de la journée) qui s'alternent. Le meurtre de Fannie agit comme un pivot dans l'histoire. Ainsi, les chapitres marqués d'une lettre de l'alphabet racontent, au passé, la relation entre Gabriel et Fannie, de leur rencontre jusqu'au meurtre. Les autres chapitres mettent en scène, au présent, la journée qui suit le meurtre, alors que Gabriel est enfermé dans le chalet et contemple sa mort prochaine. Ces chapitres sont annoncés par les heures de cette journée.

Chapitre 1

L'homme face à soi

« Quelle est l'essence du mâle humain? » (Badinter 1994 : 13) Ainsi débute l'essai *XY, de l'identité masculine* d'Élisabeth Badinter dans lequel l'autrice se penche sur la vision occidentale de la virilité et de l'homme. D'entrée de jeu, l'emploi du mot « essence », associé à une certaine idée d'une nature invariable et immuable, laisse perplexe. La masculinité est-elle une chose inhérente à l'homme? Badinter s'efforce pourtant, dans cet essai, à montrer que la virilité n'est pas une chose naturelle, mais bien un construit social. Elle y soulève, comme bien d'autres avant elle (Butler, Beauvoir, etc.), deux visions des identités, le déterminisme et le constructionnisme, qui s'opposent.

D'un côté, le déterminisme, conception plus ancienne, suppose que l'identité, les sexes et les genres relèvent de la nature. De l'autre, le constructionnisme avance que les identités, les genres et les sexes sont des constructions sociales. Donc, pour reprendre une formule de Sartre, que « l'existence précède l'essence. » (Sartre 1996 : 26) Ces deux postulats offrent la possibilité de jeter un regard extérieur sur la notion d'identité, mais agissent également comme un appel à l'autoréflexivité. Suis-je qui je suis par programmation naturelle, par déterminisme biologique? Ou suis-je devenu ce que je suis puisque j'ai été façonné par la culture elle-même? L'idée selon laquelle nos actes seraient dictés par une certaine programmation génétique inhérente à notre sexe et à notre genre peut rapidement devenir un outil de déculpabilisation puissant : je ne suis pas responsable de ma nature. Le fardeau de la liberté et de la responsabilité, notamment évoqué par Sartre (Sartre 1996), ne reposerait donc pas sur l'être conscient, mais sur sa nature profonde. C'est sur les bases de ces deux théories et de l'autoréflexivité des personnages masculins envers eux-mêmes, leur identité masculine et leurs actes que se formera la réflexion de ce premier chapitre.

1. Visions constructionnistes et déterministes du masculin

L'homme construit et l'homme pulsionnel

Dans le roman *Gabriel est perdu* de Julien Roy, les discours du narrateur-protagoniste oscillent entre l'idée que l'identité, dont la sienne, est un construit social, allant même jusqu'à se présenter comme une victime de son temps, et celle qu'il est soumis aux impératifs d'une nature virile innée. La forme particulière du roman permet de faire coexister ces réflexions comme un mouvement intérieur stimulé par l'approche de sa mort. En effet, le roman a une structure binaire qui alterne entre le passé, dans les chapitres ayant pour titre, dans l'ordre, une lettre de l'alphabet, et le présent dans lequel le personnage principal, après avoir commis un meurtre passionnel, s'isole dans un chalet pour réfléchir à sa vie et, ultimement, se suicider. Ce deuxième temps de narration est porté par des chapitres ayant comme titre l'heure de la journée et agit comme une sorte de testament fataliste.

À plusieurs reprises dans le roman, le narrateur évoque le fait qu'il est un produit de son époque et que son identité masculine est un construit social. En effet, ce dernier se décrit comme étant le résultat de la société contemporaine : « Et surtout, je mens. Sur tout. [...] Bien caché derrière les conventions. La politesse. Je ne suis pas votre fils. Je suis l'enfant bâtard du vice et de la contemporanéité. Mes parents ne sont qu'adoptés. » (Roy 2015 : 32) L'emploi de l'idée d'adoption permet au protagoniste de suggérer qu'il considère être le fils du monde dans lequel il vit. Il est donc conscient de « l'emprise des normes » (Badinter 1994 : 13) sociales dont parle Badinter et de leurs effets socialisateurs sur son être. Cette autoréflexivité implique une connaissance, plus ou moins consciente, des normes de la masculinité hégémonique, concept notamment défini en fonction de sa variabilité par Connell dans son essai *Masculinities* :

Hegemonic masculinity can be defined as the configuration of gender practice which embodies the currently accepted answer to the problem of the legitimacy of patriarchy, which guarantees (or is taken to guarantee) the dominant position of men and the subordination of women. [...] When conditions for the defence of patriarchy change, the basis for the dominance of a particular masculinity are eroded. [...] Hegemony, then, is a historically mobile relation (Connell 2005 : 77).

Pour Connell, les pratiques associées aux genres seraient une façon d'établir un rapport de domination entre les hommes et les femmes. Gabriel est conscient de l'aspect construit de l'image virile prédominante dans la société et des conventions sociales. Ainsi, lorsqu'il est défié par Fannie lors d'une activité physique, ce dernier expose que son envie de faire mieux que cette dernière est associée à l'idée que l'homme doit être perçu comme supérieur sur ce plan : « Le Masculin se croyant constamment défié, je fais pareil, en essayant de sauter un peu plus loin. » (Roy 21015 : 58) Il est pertinent de souligner que le narrateur réfère à lui-même en s'assimilant à une idée plus grande, celle du « Masculin » avec un grand « M ». Il affirme donc être mu non pas par un quelconque motif personnel, mais parce qu'il est un représentant de la masculinité et qu'il doit agir de cette façon puisqu'il est défié et que les normes de l'identité masculine exigent de s'imposer sur le plan de la performance. Il veut afficher sa force, dans ce cas-ci physique. Or, comme il sera vu plus loin dans cette analyse, le protagoniste est conscient de sa propre faiblesse et, au cours de l'évolution de sa relation avec Fannie, il exposera cette dernière. Puisque cette scène se situe dans les premiers moments de la relation, il est possible d'avancer qu'il agit ainsi pour respecter les codes de la masculinité et s'exposer à l'autre comme un être viril. Cette façade deviendrait, de ce fait, une projection des attentes de l'autre féminin par rapport à la virilité attendue chez l'homme. Cette idée rejoint la théorie de Judith Butler puisque cette théoricienne avance que le genre est « fabriqué à travers une série ininterrompue d'actes » (Butler 1990 : 36) qui sont performés pour respecter les normes de genres. Ainsi, l'action serait un moyen de se présenter comme digne représentant de la masculinité et participerait d'une certaine théâtralisation de soi pour autrui afin

de répondre aux attentes associées à l'identité sexuelle. En agissant ainsi avec Fannie, Gabriel « joue » au « Masculin » et se fait reconnaître comme tel.

Cette performance est également présente lors d'un rapport sexuel entre Gabriel et une autre femme, Juliette : « Derrière elle, toujours sur le divan, je lui tape les fesses, je lui enfonce un pouce dans l'anus, je lui tire les cheveux. Je fais ce que tout le monde veut faire. Ce qu'on doit faire. Sexe moderne, calculé. » (Roy 2015 : 50) En agissant ainsi, Gabriel tente de jouer les scripts sexuels appropriés. Cette notion sert à signifier la façon dont nos conduites sexuelles sont organisées culturellement. En effet, pour Bozon, qui reprend la pensée de Gagnon et Simon, « il semble bien que rien ne pourrait advenir, pas même une masturbation solitaire, s'il n'existait des productions sociales et mentales, prenant la forme de scénarios, dans lesquelles les actes, les relations et les significations de la sexualité se trouvent mis en relation, organisés en séquences. » (Bozon 2009 : 103) En performant des gestes qui semblent attendus dans une relation sexuelle avec une partenaire venant du même univers social, le protagoniste répond à des scénarios sexuels qu'il a intégrés et qu'il performe pour répondre aux attentes, pour faire ce qu'un homme doit faire, puisque les partitions de ces scénarios sont genrées.

Cependant, bien que le personnage principal réfléchisse généralement à son identité comme à une chose construite, certains passages suggèrent qu'il adhère également à l'idée d'une nature masculine associée au déterminisme. Aussi, pour expliquer ses adultères répétés, le protagoniste tient un discours qui suppose une pulsion masculine insurmontable :

J'ai la femme que j'aime dans le creux des bras et elle pleure. Pour moi. À cause de moi. [...] Simplement parce que je suis un con. Un homme. Un chasseur. Un gars qui a le ventre plein, mais qui s'arrête devant une pâtisserie. Jeune con cherchant beignet fourré. On a tous un penchant vers l'autodestruction. Démolir et reconstruire pour éviter l'ennui. Pour se sentir vivre. Ou mourir, ça dépend. J'ai la femme que j'aime dans le creux des bras et

elle pleure, épuisée de se battre contre ma programmation génétique de con. (Roy 2015 : 101-102)

Devant la faute, le narrateur évoque une « programmation génétique » et en appelle à une idée générale que toutes et tous sont habités par une pulsion d'autodestruction. Le texte reprend également une figure récurrente de la masculinité, celle de l'homme-chasseur. Bien qu'il n'aille pas jusqu'à la prédation sexuelle à proprement parler, figure notamment étudiée par Évelyne Letendre dans son mémoire intitulé *Figures de l'homme en prédateur modèles et contre-modèles dans quatre romans québécois écrits par des femmes depuis 1980*, le personnage central semble justifier ses infidélités par une pulsion sexuelle qu'il ne peut réprimer et une disposition naturelle de l'homme à « chasser » les femmes. Ce mythe de l'homme aux prises avec une envie sexuelle insurmontable et incontrôlable est, encore de nos jours, véhiculé et utilisé pour supposément expliquer les comportements sexuels des hommes et les crimes à caractère sexuel perpétrés par ces derniers. À la culture du viol s'opposent les discours qui jouent la carte biologique pour expliquer la réaction d'un homme face au corps des femmes. Il suffit de quelques clics pour trouver des sites visant un lectorat féminin qui expliquent encore aux femmes que « pour l'homme, le désir n'est pas ancré dans ses émotions, mais plutôt dans ses pulsions biologiques » (Instants pour elles [s.d.]) et que, « sollicité heure après heure en raison du niveau de testostérone, plus ou moins élevé selon l'âge, l'hétérosexuel est attiré par les courbes féminines. » (Michaud [s.d.]) Ainsi, bien que le narrateur dans *Gabriel est perdu* ait généralement une vision constructionniste de son identité, la sexualité masculine tend rapidement vers un discours déresponsabilisant et soutenu par un supposé code génétique qui pose le protagoniste comme victime de ses pulsions. Alors qu'il semble lucide par rapport à l'aspect construit de son identité, il a également incorporé certains mythes tenaces par rapport à une supposée nature virile.

L'homme lucide

Tout comme le personnage de Gabriel, le personnage-narrateur anonyme de Marc Séguin dans *Nord Alice* est conscient que son identité masculine est le fruit d'une socialisation qui l'amène à intégrer des codes précis et il soulève à plusieurs reprises l'aspect construit de la masculinité et de son identité. Pour Claude Dubar, la socialisation « constitue une incorporation des manières d'être (de sentir, de penser et d'agir) d'un groupe, de sa vision du monde et de son rapport à l'avenir, de ses postures corporelles comme de ses croyances intimes. » (Dubar 2015 : 79) Dans ce cas-ci, le groupe qu'évoque Dubar pourrait être perçu comme les représentants, réels ou projetés, de la masculinité hégémonique telle que définie par Connell. Elle reviendrait à incorporer les traits associés à la masculinité hégémonique pour pouvoir se revendiquer d'appartenir au groupe des hommes.

Ainsi, le protagoniste de *Nord Alice* tient des discours qui s'apparentent à la pensée constructionniste. En effet, il souligne à plusieurs reprises dans le roman les attentes associées au fait d'être un homme. C'est notamment le cas lorsqu'il évoque certains comportements d'Alice, avec qui il entretient une relation, soutenant qu'ils finiront par ruiner son couple : « Un homme, au XXI^e siècle, doit se retenir de dire ce qu'il pense véritablement devant la femme qu'il aime. [...] Même après avoir promis de tout se dire. » (Séguin 2015 : 113) Ainsi, même devant la possibilité que son silence mène son couple vers sa perte, il fait passer les impératifs associés à son rôle masculin avant les promesses faites à l'autre. La vérité devient donc également une menace pour lui, parce qu'elle impliquerait qu'il brise les normes qui imposent le silence aux hommes.

Toujours dans sa relation avec Alice, le protagoniste est désemparé lorsque cette dernière lui dit qu'il peut faire ce qu'il veut avec elle lors d'une relation sexuelle, car selon lui, « on apprend aux

hommes du XXI^e siècle des gestes et des comportements bienséants. » (Séguin 2015 : 120) Cette invitation prend donc le personnage par surprise puisqu'il implique des scénarios possibles qui sortent des scripts sexuels qu'il a incorporés et qui régissent habituellement ses pratiques sexuelles. On l'aura noté, le narrateur fait deux fois référence au siècle qui est le sien, ce qui appuie l'idée de Connell selon laquelle la masculinité hégémonique est un concept variable dans le temps et l'espace. En se situant dans le temps, le protagoniste suggère implicitement que les normes de genres étaient différentes à une autre époque.

Dans cet esprit, le personnage masculin soulève l'aspect construit de la masculinité de ses ancêtres. Bien que nous approfondirons la filiation entre le protagoniste et ses ancêtres masculins dans le prochain chapitre, soulignons que le roman présente ces derniers comme étant également soumis aux normes de genres de leur époque. Cela est notamment visible lorsque le narrateur évoque la jeunesse de son arrière-grand-père : « Ses frères avaient dû lui montrer ce qu'était, ou devrait être, une vie d'homme. » (Séguin 2015 : 17) Comme lui, ses ancêtres ont dû « apprendre » à être des hommes en incorporant des codes précis.

Par ailleurs, le protagoniste de ce roman est conscient de l'aspect variable et construit de son identité en affirmant que ce sont les actions qui forment l'être : « Ce sont les jours qui font et définissent qui nous sommes. Ce qu'on fait autant que ce qu'on évite. » (Séguin 2015 : 244) Pour lui, le « soi » viendrait du cumul de nos actions et de nos expériences comme de nos refus d'en incorporer et d'en performer certaines autres. Il affirme d'ailleurs avoir appris à « laisser [l']identité émotive aux femmes » (Séguin 2015 : 121), donc à ne pas incorporer un comportement associé à la féminité. Selon Badinter, l'accès au monde des hommes et à la masculinité pour un homme passe notamment par le fait de « convaincre les autres qu'il n'est pas une femme » (Badinter 1990 : 58), donc qu'il refuse les comportements associés à la féminité.

De plus, contrairement au personnage de Gabriel, le protagoniste de *Nord Alice* refuse les discours qui naturalisent les pulsions sexuelles masculines. Alors qu'il évoque son « besoin » (Séguin 2015 : 119) de se masturber en consommant du contenu pornographique, le narrateur avance, notamment en évoquant son métier de médecin, que son comportement ne tient pas de sa nature biologique : « Je ne suis pas déviant. Mais j'en ai besoin. Pour ventiler. Et ce n'est pas un conditionnement biologique. Les hommes ne sont pas que des hormones. Je suis médecin, je le sais. » (Séguin 2015 : 120) Ainsi, en présentant l'aspect construit de son identité et en refusant l'idée d'une nature masculine innée, le protagoniste de Séguin s'inscrit dans la lignée de la vision constructionniste des identités.

1.2 L'homme devant le miroir

Détruire le soi

Malgré sa compréhension des attentes associées à la masculinité, le personnage de Gabriel n'est pas présenté dans le roman comme un homme évoquant la force virile. En effet, c'est plutôt la faiblesse qui caractérise ce personnage et qui est au centre de ses discours autoréflexifs. S'il est « tout sauf ce soleil, si haut, si fort » (Roy 2015 : 37), c'est qu'il se considère comme un « jeune homme fragile devant l'infiniment grand. » (Roy 2015 : 31) Le protagoniste est conscient de ses faiblesses et ces dernières semblent mener inévitablement vers une seule fin possible : sa mort.

Pour Élisabeth Badinter, la masculinité est une chose conquise au terme d'épreuves servant à prouver l'appartenance d'un homme au groupe des représentants de la virilité :

Le second point commun aux différentes pédagogies de la virilité est la nécessité des épreuves. La masculinité se gagne au terme d'un combat (contre soi-même) qui implique souvent une douleur physique ou psychique. Comme le remarque Nicole Loraux au sujet des débuts de la République romaine, « la virilité se lit à corps ouvert ». Les cicatrices du guerrier témoignent des blessures et du sang versé qui prouve la valeur de l'homme et celle du citoyen. « La douleur est d'abord affaire de femmes... l'homme se doit de la mépriser sous peine de se trouver dévirilisé, et d'être rabaissé au niveau de la condition féminine ». Le stoïcisme moral et physique s'apprend au fil du temps et des épreuves. (Badinter 1990 : 108-109)

Bien qu'il soit hasardeux de comparer la conception actuelle des identités masculines avec celles de l'époque de la République romaine, une chose demeure encore associée avec la masculinité hégémonique : le dépassement de la douleur et de la faiblesse.

Or, le protagoniste de *Gabriel est perdu* reprend à plusieurs reprises des formules qui indiquent une certaine guerre contre soi, un combat mené à l'intérieur de sa propre perception. Ces passages se retrouvent dans les chapitres qui font suite au meurtre de son ancienne amante. Le narrateur, en « guerre contre lui-même » (Roy 2015 : 142), emploie un vocabulaire guerrier pour se décrire : « Mon cœur est militarisé, ma tête songe à la bombe atomique. Aux premières loges pour la fin du monde » (Roy 2015 : 18). Ce champ lexical militaire apparaît dans un moment de faiblesse du narrateur. Face aux actes commis, ce dernier s'enferme dans un chalet pour s'enlever la vie, pour aller à « la fin de soi » (Roy 2015 : 49). Le meurtre de Fannie, qui sera analysé plus en profondeur dans les prochains chapitres, semble traduire à la fois une prise de pouvoir physique sur la femme et un acte de faiblesse. « Les mains tâchées d'irréparable » (Roy 2015 : 156), le narrateur souhaite mourir pour rejoindre l'être aimé et calmer ses regrets. Confronté à sa propre faiblesse, le protagoniste est déboussolé, en pleine crise identitaire.

Le roman *Gabriel est perdu* s'ouvre d'ailleurs sur la déshumanisation du personnage principal dans l'incipit : « Ici, je suis un arbre. Muet, immobile. Un arbre comme tous les autres. » (Roy 2015 : 11) La figure de l'arbre comme une chose qui se confond avec le reste pour former un grand tout

(la forêt) devient un symbole du mouvement de « lente autodestruction » (Roy 2015 : 11) qui habite le personnage alors que ce dernier semble, sous le coup de la fatalité, perdre son identité et son individualité : « Tout est fumée, tout disparaît. Je disparaiss tranquillement, moi aussi. » (Roy 2015 : 11) Face à la faute commise, le personnage semble perdre sa singularité.

Le sentiment d'autodestruction souvent soulevé par Gabriel est imputé par lui à l'époque dans laquelle il vit. En effet, selon lui, « se faire mal est à la mode » (Roy 2015 : 71) et il ne serait que le produit de cette « époque d'autodestruction. » (Roy 2015 : 71) Le protagoniste serait donc une victime de son époque, condamné à « se combattre » (Roy 2015 : 62) alors que « se craindre reste la meilleure option. » (Roy 2015 : 62) Cependant, Badinter rappelle que l'homme en guerre contre lui-même est une image récurrente dans les idéaux virils : « L'homme guerroye perpétuellement contre lui-même pour ne jamais céder à la faiblesse et à la passivité qui le guettent toujours. » (Badinter 1994 : 192) Le combat mené par le protagoniste contre lui-même semble cependant perdu d'avance. Trahi par Fannie, il se laisse emporter par une violence qu'il regrettera et qui le laissera dans une position de contemplation face à sa propre faiblesse. L'appel de la mort pourrait donc être perçu comme l'ultime achèvement de ce combat contre soi : il faut tuer sa faiblesse. De fait, le roman se clôt sur son suicide. Ainsi, la mort n'est pas une chose nécessairement extérieure à lui, imposée, mais plutôt un mouvement conscient et personnel : « Casser le canon du calibre 12 et y mettre une cartouche, une seule. Lui donner une mission, un prénom. Little Boy ou Fat Man? Gabriel s'en va-t-en guerre contre lui-même. » (Roy 2015 : 142) L'emploi de la troisième personne du singulier vient créer une certaine distance entre le personnage et sa propre vision de soi. La narration passe d'une narration personnelle (à la première personne du singulier) à une narration plus détachée. La finalité du personnage passe par un ultime acte personnel.

Cette envie d'aller jusqu'à la fin de soi se retrouve également dans les fantasmes d'une mort extérieure au protagoniste. En effet, à plusieurs reprises dans le roman, ce dernier évoque son désir de mort : « Je fantasme qu'un homme masqué se glisse derrière moi et m'étrangle avec un fil de fer. Froid, rapide. Un professionnel. Je profiterais de mes dernières paroles pour lui murmurer difficilement un "merci". » (Roy 2015 : 150) Cette projection d'un désir de mourir sur une autre personne sans visage peut être vue comme un écho du meurtre qu'il a lui-même commis, voire la peur que sa faiblesse l'empêche d'aller jusqu'à la fin de soi par ses propres moyens. D'ailleurs, les quelques phrases qui précèdent son suicide évoquent une certaine force : « J'aurai l'index déterminé, la seconde venue. » (Roy 2015 : 158) Le suicide apparaît donc comme l'ultime acte de force pour contrer sa faiblesse.

Cette volonté de s'autodétruire est en lien direct avec un autre grand thème qui traverse le roman, celui de la perte. D'ailleurs, le discours paratextuel soulève avant même le début de la lecture l'importance de cette idée dans le roman avec son titre, *Gabriel est perdu*. Le protagoniste est en perte de repères, en perte de soi. Cette idée de la perte sera cependant analysée plus en détail dans le dernier chapitre puisque le personnage principal se détermine surtout par l'autre, à savoir Fannie.

La fuite comme une quête de soi

Tout comme le personnage de Gabriel, le protagoniste de *Nord Alice* est en perte de repères identitaires. Ainsi, la quête de soi est centrale dans la construction de ce dernier. Cependant, plutôt que d'être une « guerre contre soi », cette quête passe par un mouvement de fuite qui apparaît comme impératif aux yeux de ce dernier pour accomplir sa quête.

Le premier chapitre du roman se termine par l'évocation de la fuite de New York vers le Grand Nord comme une réponse à un état de faiblesse : « Avec l'idée de tout laisser derrière. J'ai fui vers le Nord en sauvage. Un animal blessé. » (Séguin 2015 : 12) La comparaison établie entre le narrateur et un animal blessé contribue à caractériser l'état d'esprit du personnage : faible, il cherche à se retirer du monde. Cependant, plus la trame narrative avance, plus les raisons qui l'ont poussé à fuir se précisent. Ainsi, s'il croit d'abord justifier sa fuite par le fait que sa situation de couple était « trop pour [lui] » (Séguin 2015 : 130), il en viendra à la conclusion qu'il était venu au Nord « d'abord pour [s]'éviter. » (Séguin 2015 : 243)

Sa fuite est donc, d'abord est avant tout, motivée par un désir de se fuir pour mieux se retrouver. Pour le protagoniste, s'appartenir en tant qu'individu passe d'abord par le fait de « connaître l'intégralité de son identité. » (Séguin 2015 : 182) La fin du roman marque une certaine réussite sur ce plan : « [...] tous les indices, ceux des mots surtout, ont fini par se taire et laisser la place à un seul impératif : l'humilité d'un sentiment. Celui de mon identité. Ici, j'ai réussi à réconcilier l'homme que je suis avec tous ceux que j'ai été. » (Séguin 2015 : 243) Cette idée des identités multiples appuie, une nouvelle fois, l'idée que l'identité est une construction. Ce personnage possède donc une grande autoréflexivité identitaire puisqu'il considère que son bonheur et la réussite de ses relations interpersonnelles passent avant tout par la connaissance de soi.

1.3 Conclusion

Comme mentionné au début de ce chapitre, nous tentions de voir comment, en analysant les regards que portent les personnages masculins centraux sur leur identité, se présentent les conceptions déterministes et constructionnistes des identités dans ces romans. Les deux protagonistes adhèrent, complètement ou en partie, à la vision selon laquelle les identités sociales, genrées et sexuelles sont

des constructions, il n'en reste pas moins que le roman *Gabriel est perdu* présente un personnage masculin qui soulève l'idée d'une nature masculine inhérente à l'homme. Il est intéressant de noter que ce discours déterministe apparaît dans une situation précise alors qu'il veut se déresponsabiliser d'une faute commise. Il semble d'ailleurs que la sexualité masculine reste, dans les discours sociaux, un lieu important dans lequel ce genre de discours tend à justifier certaines conduites par des pulsions insurmontables.

Il a également été vu que les quêtes identitaires des personnages, qui impliquent notamment une réflexion sur soi, sont en opposition dans les deux romans. Alors que Gabriel va vers la mort afin de surmonter sa faiblesse qui l'a mené à tuer Fannie, le personnage de Séguin tente plutôt de se guérir et de se retrouver pour être de nouveau en paix avec son identité. Dans les deux cas cependant, les personnages sont motivés par une quête ancrée dans des réflexions identitaires. Mais, malgré les réflexions présentées dans les deux romans à l'étude, ces derniers ne présentent pas de manière franche de nouvelles configurations, incarnées ou projetées, de la masculinité. Bien que les personnages soient conscients d'avoir intégré, de façon consciente ou inconsciente, certaines normes associées à leur genre, ils ne semblent pas tenter de s'affranchir de ces dernières en proposant de nouveaux modèles possibles. La conscience de genre qu'ils possèdent n'est donc pas automatiquement un outil pour reconfigurer les visions de la masculinité.

Chapitre 2

Être homme aux yeux des hommes

Nous avons soulevé que la masculinité est une performance répondant aux exigences du milieu social en rapport aux identités de genres. Mais qui sont les réels destinataires de ces performances viriles? Selon Pierre Bourdieu, « la virilité doit être validée par les autres hommes, dans sa vérité de violence actuelle ou potentielle, et certifiée par la reconnaissance de l'appartenance au groupe des "vrais hommes" » (Bourdieu 1998 : 58). La virilité est donc « éminemment *relationnelle* » (Bourdieu 1998 : 59) entre les hommes, même si le fait que sa valorisation soit « partagée par les femmes explique aussi la permanence de la domination masculine » (Rault 2003 : 8). Les hommes seraient donc les gardiens de la virilité.

Dans ce chapitre, nous observerons les rapports qu'entretiennent les hommes entre eux sous deux angles précis : la filiation et la violence. D'une part, la filiation entre les personnages masculins et leurs ancêtres mâles sera observée pour voir si, comme Badinter le soulève, la masculinité est transmise « par une relation initiatique » (Badinter 1990 : 123) entre hommes. D'une autre part, la violence des personnages masculins sera analysée comme un outil de domination et d'affirmation de la force virile. (Thier-Vidal 2010 : 61-64)

2.1 Filiations masculines

Filiation brisée

Bien que le roman *Gabriel est perdu* met peu de l'avant les relations entre hommes, le protagoniste évoque néanmoins à quelques reprises les liens qui l'unissent aux autres hommes de sa famille. En

effet, malgré l'absence de ces hommes dans le récit, le narrateur réfléchit à ces derniers, notamment lorsqu'il est enfermé dans le chalet familial pour contempler sa mort à venir et réfléchir aux actes qu'il a posés.

Le narrateur s'enfuit vers le chalet de son père pour s'enlever la vie après avoir tué son amoureuse: « J'ai roulé toute la nuit vers le chalet. Vers les racines. Le chalet de mon père. Du père de mon père. » (Roy 2015 : 159) Ce lieu devient un symbole de la filiation qui existe entre ce dernier et les hommes qui l'ont précédé dans sa lignée. C'est l'occasion pour le personnage principal de se remémorer le lien qui existe entre sa position et celle de ses aïeux dans cet espace symbolique :

J'imagine mon père et le père de mon père assis à cette même table. Un chevreuil éventré, pendu par les pattes à l'extérieur du chalet; l'homme conquérant. La nature conquise. Mon père à dix-huit ans, son père, plus du double. Les deux hommes se débouchent une bière et trinquent à leur chasse; petits plaisirs immenses. [...] Cette cabane au fond des bois était autrefois leur repaire. Elle est aujourd'hui mon refuge. Je les imagine fiers d'eux-mêmes et de l'autre. Le sourire aux lèvres, vêtus en chasseurs, sales, heureux. (Roy 2015 : 42)

Le narrateur dresse le portrait de ces hommes en soulignant un certain aspect associé à la masculinité traditionnelle : l'homme en tant que conquérant. Cette figure associée à la masculinité traditionnelle se construit sur le principe que l'homme impose sa force à une chose extérieure à lui, dans ce cas précis la nature. Cependant, le narrateur lui-même ne se pose pas en conquérant de la nature; il s'assimile plutôt à elle : « Je suis une feuille, une mouche. Je suis cet automne qui ne connaît que trop bien l'hiver. » (Roy 2015 : 18) Plutôt que d'évoquer la force, ces comparaisons placent plutôt le personnage dans une position de faiblesse, menacé par les éléments. Il est également pertinent d'observer l'opposition entre les termes « repaire », pour parler de la vision qu'ont les hommes l'ayant précédé de la cabane, et « refuge », pour parler de sa propre relation avec l'endroit. C'est deux mots, qui peuvent être considérés comme des synonymes, n'ont pas la même connotation. Le repaire est considéré comme un refuge pour « des animaux sauvages » ou «

des individus dangereux » (Larousse [s.d.]). Le « refuge » renvoie à un abri qui permet de fuir une menace (Larousse [s.d.]) L'emploi de deux termes différents pour symboliser ce que représente un même lieu pour différents hommes soulève ainsi une opposition entre ces derniers. Si le père et le grand-père du narrateur voient ce lieu comme un endroit où ils peuvent exercer leurs loisirs, ce dernier y trouve plutôt une cachette qui lui permet de se retirer d'un monde dans lequel il a commis une faute pour laquelle il devra payer. Alors que les hommes de sa famille sont vus comme forts et conquérants, le personnage principal est plutôt présenté comme faible et fuyant le monde.

Cette opposition se confirme également par l'impression, pour le narrateur, d'être une déception aux yeux de son père : « J'ai envie de prévenir mon futur paternel. De lui dire de se sauver du temps qui passe, de moi. [...] Ne jamais être fier de son fils. Ne jamais lui faire confiance » (Roy 2015 : 42) Ainsi, le protagoniste ne se sent pas méritant de la fierté de son père; il projette l'acte qu'il a commis comme une déception aux yeux de son paternel. Contemplant la mort, le narrateur évoque son envie de ne n'être jamais venu au monde pour éviter de décevoir. La filiation entre son père, représentant la force et la virilité traditionnelle, et lui, qui se considère comme un être faible et entaché des fautes commises, est donc brisée. La mort de Gabriel deviendra d'autant plus symbolique que son suicide est accompli à l'aide d'un calibre douze accroché dans le chalet présenté par le narrateur comme un « vestige d'autres combats. » (Roy 2015 : 19) Ainsi, plutôt que de se servir de cette arme pour conquérir la nature comme ses ancêtres, le protagoniste s'en sert pour annihiler sa propre faiblesse en se donnant la mort.

Modèles virils, modèles humains

Tout comme *Gabriel est perdu*, le roman de Marc Séguin est construit avec des récits enchâssés. Ces derniers alternent entre le quotidien du personnage principal et des passages qui relatent la vie de ses ancêtres, notamment masculins. La filiation apparaît donc rapidement comme un thème central dans ce roman. Ce dernier est d'ailleurs construit comme une espèce d'étude généalogique alors que le narrateur raconte tout d'abord la vie de son arrière-grand-père, puis celles de son grand-père et de son père et, finalement, la sienne. Cette coconstruction narrative n'est cependant pas étanche. À de nombreuses reprises, le personnage principal établit des liens entre sa vie et celles des hommes qui l'ont précédé. En effet, ces derniers font, selon lui, partie intégrante de sa propre histoire : « J'ai encore cette photo que mon arrière-grand-père avait envoyée à Émilya¹. [...] La certitude précieuse que j'ai une histoire. Justifier par *des faits historiques* ce que je suis devenu. Ce que je pourrais être. » (Séguin 2015 : 28, je souligne) En s'accrochant au passé de ces hommes, le narrateur établit une filiation explicite avec ces modèles masculins, mais en précisant la considérer comme culturelle plutôt que strictement biologique. Il affirme savoir qu'il « [est] la somme de ce qu'ont dit et fait tous les hommes de [s]on sang avant [lui]. » (Séguin 2015 : 219) Cet héritage masculin est donc considéré comme quelque chose d'essentiel dans la formation de sa propre identité.

Les ancêtres du narrateur de *Nord Alice* sont dépeints comme des hommes respectant généralement la masculinité hégémonique associée à leur époque. Les hommes racontés par le narrateur sont cependant généralement en adéquation avec les normes viriles de leur temps. En effet, Roméo, l'arrière-grand-père du narrateur, est un homme qui comprend ce que c'est de vivre dans « un

¹ L'arrière-grand-mère du protagoniste

monde d'hommes. » (Séguin 2015 : 22) Alors qu'il est parti du Québec pour vivre la ruée vers l'or, il se voit obligé de brûler un tricot offert avant son départ par la femme dont il est amoureux parce que les mailles commencent à filer. Malgré « un serrement au cœur » (Séguin 2015 : 24), Roméo refuse d'afficher ses émotions devant les autres hommes du camp : « Il n'a rien laissé paraître, ses frères et son cousin se trouvaient dans la même pièce que lui. Ce qu'on montre fait ce qu'on est, et on est jugé à ce qu'on est capable de retenir. » (Séguin 2015 : 24) Si, d'une part, ce passage renvoie à l'idée de théâtralisation du soi soulevé plus tôt dans cette analyse, il rappelle aussi les attentes normatives : l'homme viril doit être maître de ses émotions. Même lorsqu'il se rend compte de sa propre finitude, Roméo ne veut pas laisser paraître sa crainte de mourir : « Une onde de choc l'a traversé. Toute en retenue. Ce n'est pas obligé de paraître. C'est une loi. Celle du silence. » (Séguin 2015 : 66) Cette répression des émotions est également une répression de la vulnérabilité, un état qui est associé à la féminité et que la masculinité hégémonique refuse. Le fils de Roméo, Ovide, exhibera la même retenue face à la mort de son père : « Les filles pleuraient. Lui aussi, mais par en dedans. » (Séguin 2015 : 69)

Roméo est surtout dessiné comme un homme représentant l'idéal masculin de l'époque autant par sa capacité d'agir, notamment en construisant sa maison, que par sa capacité à subvenir aux besoins de sa famille en tant que pourvoyeur : « Il a rempli les assiettes à force de volonté et de sueur. » (Séguin 2015 : 65) D'ailleurs, son fils Ovide, le grand-père du narrateur, s'est également initié à « être un homme » par le biais de son père, en apprenant de lui un métier d'homme, celui de la terre : « Des gestes simplement répétés depuis longtemps. Vécus et racontés par d'autres avec eux. » (Séguin 2015 : 106) Il voit également sa réussite passer, comme son père, par sa capacité physique : « Il avait passé sa courte vie à travailler sur la ferme familiale. Il avait voulu s'affranchir. Ça faisait déjà longtemps qu'il était un homme. » (Séguin 2015 : 94) Ovide représente, puisqu'il

est le deuxième ancêtre évoqué par le narrateur, une continuation de l'héritage paternelle en devenant à son tour propriétaire terrien. Ainsi, l'idée qu'un homme doit d'abord et avant tout subvenir aux besoins de sa famille est transmise entre ces deux générations.

La mort d'Ovide, pendant la guerre, marquera cependant un bris dans l'héritage masculin de cette famille. En effet, Louis-Joseph, le père du narrateur, « est né sans père. » (Séguin 2015 : 137) Ovide, par sa mort, n'a donc pas pu jouer son rôle, celui de « former d'autres hommes comme lui. » (Séguin 2015 : 137) Tout en approuvant « de l'admiration pour ceux venus avant lui. » (Séguin 2015 : 138), Louis-Joseph, « élevé par des femmes » (Séguin 2015 : 145), sera vu par le narrateur comme ayant « brisé une chaîne en tournant le dos aux métiers de la terre » (Séguin 2015 : 190) puisqu'il est devenu médecin. La métaphore de la chaîne est intéressante puisqu'elle soulève l'idée que le narrateur, en raison des choix de son père, n'est plus rattaché aux autres hommes qui ont précédé ce dernier. Le personnage central du récit s'interroge d'ailleurs à savoir ce qui, « à part les liens du sang » (Séguin 2015 : 171), le lie vraiment à ses ancêtres.

Le protagoniste affirme devoir beaucoup à son père dans la formation de sa propre identité : « À l'âge de seize ans, j'ai commencé à devenir un homme. Mon père a rendu possible l'ancrage de ce sentiment en moi. Il m'a montré qu'être vulnérable exige une tonne de volonté. Que les fautes font partie de soi. Qu'être amoureux est un état possible, avec ses faiblesses. » (Séguin 2015 : 164) L'emploi des mots « faiblesse », « vulnérable » et « faute » renvoie ici à des caractéristiques généralement associées à la féminité. Ainsi, le devenir-homme du narrateur n'est pas orienté vers les mêmes modèles que ceux qui prévalaient à l'époque de son arrière-grand-père et de son grand-père. Son père marquerait donc un changement dans la vision de la masculinité qui est transmise entre les hommes de cette famille.

Un point de comparaison revient constamment dans le roman entre le narrateur et ses ancêtres masculins : la capacité d'être amoureux. Le narrateur considère que ses ancêtres sont, sur plusieurs points, supérieurs à lui, notamment puisqu'« eux ont réussi à être amoureux. » (Séguin 2015 : 29) Puisque le protagoniste est, tout au long du roman, confronté à l'échec de sa relation avec Alice, il valorise les relations amoureuses des hommes de sa famille comme des modèles à suivre : « Lorsque je pense aux hommes qui m'ont précédé, quand je soustrais leur vie de la mienne, il ne reste qu'un simple désir : être et appartenir à une seule, dans la vraie vie. » (Séguin 2015 : 208) L'héritage masculin apparaît donc, pour le narrateur, à la fois comme un guide et comme une pression de réussite.

2.2 Violence masculine

L'Homme est un loup pour l'Homme

Dans *Gabriel est perdu*, la violence masculine envers d'autres hommes est surtout liée aux relations avec les femmes. En effet, c'est la jalousie qui est le moteur des pulsions violentes ressenties par le narrateur.

Bien qu'il considère avoir un lien fraternel avec Alex et qu'ils discutent ensemble de leurs prouesses sexuelles, Gabriel ressent des pulsions violentes lorsque le discours se tourne vers Fannie. Cette violence va d'une simple « droite bien sentie sur l'épaule » (Roy 2015 : 76) lorsqu'Alex évoque le fait que Fannie doit « brasser dans la couchette » (Roy 2015 : 76) à une envie de « balayer le genou droit d'un coup de pied circulaire » (Roy 2015 : 113) d'un homme qui fait des avances à Fannie dans un bar.

Gabriel tient d'ailleurs un discours qui associe les autres hommes à une menace car ces derniers pourraient compromettre sa relation avec Fannie : « [...] j'en viens à m'interroger sur le découpage statistique de l'espionnage via les médias sociaux. Qui sont les plus grands coupables? Les filles envers les gars? Filles-filles? Gars-fille? Ou même les gars qui observent attentivement les autres prédateurs? On est possiblement plus occupés à analyser ce que fait la compétition qu'à étudier la cible. » (Roy 2015 : 64) Cette image de l'homme prédateur, évoquée plus tôt, et l'utilisation du terme « cible » pour désigner des femmes renvoient à l'idée que l'homme tente de posséder les femmes et qu'il doit protéger cette possession devant d'autres hommes qui pourraient leur voler « leur bien ». Gabriel avance également que « l'homme est un loup », renforçant cette idée de nature animale qui pousse les hommes à s'attaquer aux autres pour prendre possession d'une chose.

Ainsi, les envies de violence du narrateur sont étroitement liées à sa jalousie et l'obligent à s'imposer devant les autres hommes afin de rester dans une relation de domination avec la femme qu'il considère comme « sienne ».

Les hommes meurtriers

Dans *Nord Alice*, trois personnages masculins commettent un meurtre contre un autre homme et tous pour la même raison : ils considèrent agir au nom du bien. Dans les trois cas, l'acte est justifié par un certain code moral entre hommes qui s'érige en loi que les personnages masculins désirent respecter. Bien qu'un des trois meurtres soit accidentel, les trois résultent d'un geste violent posé par un homme envers un autre homme.

Tout d'abord, Roméo bat un homme à mort parce que ce dernier a un comportement inadéquat envers une femme en s'imposant physiquement à elle. Ce geste est amené comme une obligation morale ressentie par Roméo : « Il avait compris que l'instant avait ses codes. Ancestraux, depuis des siècles avant lui, *inscrits dans ses cellules*. » (Séguin 2015 : 43, je souligne) Le narrateur en appelle donc à des codes masculins qui tiendraient d'une certaine nature et qui habiteraient l'homme moral. Il se pose en justicier protecteur des femmes. Bien que Roméo n'ait pas l'intention de tuer l'autre homme, le résultat de son geste reste la mort.

Ensuite, Joseph, le père du narrateur tue un homme devant les yeux de son fils parce que l'homme était un chauffard qui avait fauché et tué plusieurs personnes qui attendaient dans un abri d'autobus. Étant un médecin, il injecte au chauffard blessé une solution qui provoquera une crise cardiaque : « Un geste de médecin. Normal. Simple. Puis il a pris le tube de soluté, il a piqué la seringue dans l'entrée de dose externe, à quelques centimètres de la main du chauffard, et il a envoyé le liquide. Il a levé les yeux et nos regards se sont croisés une fraction de seconde, sans insister. » (Séguin 2015 : 178) Ce meurtre commis à la dérobée prend valeur de pacte entre un père et son fils; ils ne reparleront jamais de ce moment et que le narrateur semble comprendre et accepter les motivations de son père.

Finalement, le narrateur pose un geste similaire à celui de son paternel en tuant un homme qui avait lui-même causé la mort d'une jeune fille lors d'une randonnée en motoneige alors qu'il était en état d'ivresse. Après un accident d'hélicoptère dans lequel les deux hommes sont impliqués, le narrateur voit une opportunité s'ouvrir à lui pour poser ce geste : « J'avais toujours en tête l'image de cette jeune femme qu'il avait tuée dans un accident de motoneige, en lui brisant le cou, l'hiver dernier. J'ai levé la pierre la plus lourde que j'ai pu trouver jusqu'à la hauteur de ma taille et j'ai marché jusqu'à lui. Et l'ai laissée tomber sur sa tête. » (Séguin 2015 : 238) À l'instar du meurtre

commis par son père, plutôt que soigner un homme blessé qui avait préalablement commis une faute, le narrateur profite de la situation pour s'ériger en justicier.

Ces trois meurtres impliquent une certaine domination d'un homme sur un autre homme. Comme le mentionne Thier-Vidal, « la violence défend les privilèges masculins; les règles sont définies par les hommes, individuellement ou collectivement. » (Thiers-Vidal 2010 : 64) En agissant de la sorte, les trois personnages masculins ont dominé un autre homme qu'ils considéraient comme ne méritant pas son statut de mâle et les privilèges qui s'y rattachent en raison des gestes qu'il avait préalablement posés. Ces trois personnages prennent donc la position de juge et de bourreau en respectant un code moral et ancré dans la tradition : la loi des hommes.

2.3 Conclusion

Dans les deux romans à l'étude, les relations entre les hommes sont un lieu propice au développement et à l'analyse de l'identité masculine. D'une part, ces relations passent par une filiation entre le protagoniste et les hommes de sa lignée. Si le narrateur de *Nord Alice* évoque à plusieurs reprises ses aïeux comme des modèles à suivre et des acteurs importants dans la création de sa propre identité, le personnage de Gabriel évoque plutôt une filiation brisée entre lui, son père et son grand-père puisqu'il se considère comme faible et comme étant une déception potentielle aux yeux de ces hommes. D'une autre part, les relations entre les hommes dans ces romans passent par l'usage de la violence. Cette violence ne se déploie cependant pas de la même façon dans les deux œuvres. Alors que les protagonistes masculins de Séguin tuent d'autres hommes pour les « bannir » de la terre-des-hommes et les priver du privilège de se réclamer de la masculinité parce qu'ils ont commis des actes jugés inacceptables, la violence chez Gabriel est plutôt une réaction à

la menace que représentent les autres hommes pour la stabilité de son couple et la préservation de son statut. Les relations entre hommes dans ces romans oscillent donc entre récits identitaires et structures sociales invisibles qui régissent le monde masculin.

Chapitre 3

Les femmes, coprésence et relations

Après avoir observé la réflexivité des personnages sur leur identité masculine et les rapports qu'ils entretiennent avec les autres hommes, les relations que ces derniers ont avec les personnages féminins sont également un lieu propice à l'analyse des identités masculines présentes dans les romans. En effet, les concepts de sexe et de genre sont construits selon un rapport dichotomique et la femme et la féminité sont considérées comme l'opposé par rapport auquel l'homme et la masculinité se construisent. De plus, historiquement, les relations entre les hommes et les femmes sont un lieu marqué par des relations de pouvoir, par la subordination des femmes et par la présence d'une domination masculine. Qui plus est, pour Léo Thiers-Vidal, cette « domination masculine inscrit les catégories du masculin et du féminin socialement dans un système d'oppositions homologues qui donne de ce fait un caractère objectif, naturel à la division des sexes. » (Thiers-Vidal 2010 : 64) Cela rejoint donc l'impression d'une certaine « nature » qui masque l'aspect construit des identités dans le premier chapitre de ce mémoire. Cependant, dans ce cas-ci, c'est plutôt l'aspect naturel des relations sociales qui cache la construction de la domination des hommes sur les femmes. L'observation des relations entre les personnages masculins et féminins dans ces deux romans devient donc un point important pour l'analyse des modèles masculins et pour déterminer si les personnages masculins adhèrent à de nouvelles configurations de la masculinité, notamment en ce qui a trait aux rapports de pouvoir entre les sexes.

Les identités de genre ne sont pas construites de façon indépendante. Il faut observer la masculinité et la féminité de concert pour comprendre comment les deux pôles de l'axe du sexe/genre interagissent et s'alimentent dans une optique relationnelle. Pour Bernard Lahire, il faut considérer

la masculinité et la féminité dans un système de coprésence qui participe à la création des identités sexuées notamment par la compréhension de l'autre : « le plus souvent, l'enfant apprend à connaître l'autre "version" de la réalité sociale, sans toutefois s'y identifier. L'influence, si l'on veut conserver ce terme, sera alors une influence toute négative, fondée sur des raisonnements ou déductions pratiques (en acte) syllogistiques du type : "Les filles font comme ça. Je ne suis pas une fille. Donc je ne dois pas me comporter comme ça." » (Lahire 2001 : 11)

En plus d'incorporer par un modèle inverse les choses que nous ne devons pas être pour respecter la délimitation entre les identités de genre, le fait de valoriser les gestes et comportements d'une personne qui affiche une adéquation entre son sexe, son genre et son désir (Butler 1999) vient sceller la structure sociale qui détermine la séparation entre les genres. Dans cette optique relationnelle de reconnaissance, une personne dérogeant à cette adéquation est-elle immédiatement rejetée ou peut-elle représenter un appel à s'écarter des normes? Ainsi, un personnage féminin qui n'adhère pas à la conception classique de la féminité peut-il devenir un modèle pour la redéfinition des identités masculines? C'est notamment en observant les personnages féminins avec lesquels les protagonistes masculins des deux romans entretiennent une relation amoureuse que nous pourrions observer la dynamique propre à cette coprésence des modèles. Nous nous pencherons également sur les rapports entre les personnages centraux et les autres personnages féminins sur le plan des relations et de la domination.

3.1 Le couple comme espace identitaire

Fannie, entre espace sécuritaire et appropriation

La relation qu'entretient Gabriel avec Fannie dans le roman *Gabriel est perdu* est centrale à la trame narrative puisque cette dernière va de la rencontre entre les deux jusqu'au meurtre du personnage féminin en faisant alterner cette trame principale avec les réflexions de Gabriel suite au crime. Aussi est-il possible de voir une évolution marquée dans la relation qu'entretiennent ces deux personnages.

Lors de la première rencontre entre Gabriel et Fannie, ce dernier tient un discours qui la rapproche d'un objet en soulevant principalement ses attraits physiques : « Je décortique le pingouin² : longs cheveux bruns tressés dans le milieu du dos, yeux verts, lèvres rose bonbon, quelques taches de rousseur bien positionnées sur le nez et les pommettes. Ses seins sont emprisonnés par son chemisier blanc et l'agencement bretelles-nœud papillon lui donne nettement plus une allure coquine que de businesswoman. » (Roy 2015 : 45) Ainsi, les premières impressions que Gabriel a de Fannie tournent autour de sa beauté physique et l'accumulation employée pour décrire son visage donne l'impression que le narrateur décortique le corps du personnage féminin. De plus, l'idée que cette dernière a une « allure coquine » semble tenir de la projection des désirs du protagoniste. Thiers-Vidal soutient que le « réification sexuelle des femmes, [...] à travers le regard réduisant les femmes à un corps [...] » (Thiers-Vidal 2010 : 58) participe de la domination des hommes sur les femmes, notamment par l'intégration de ce comportement par les hommes. Ainsi,

² Gabriel surnomme Fannie ainsi puisque cette dernière porte, dans le cadre de son travail, un smoking qui évoque cet animal.

la première action que pose le protagoniste envers Fannie implique la réduction de cette dernière à un corps observable et désirable.

Les premières rencontres entre ces deux personnages sont également teintées d'une vision très traditionnelle des rôles sociaux et sexuels associés aux hommes et aux femmes. Le narrateur, pour décrire la relation qu'il voudrait avoir avec Fannie, invoque des stéréotypes: « Je suis Jake le quart-arrière tout étoile, Fannie joue la *cheerleader* [...]. » (Roy 2015 : 46) L'emploi du verbe « jouer » est intéressant puisqu'il soulève l'idée d'une performance. Or, selon Judith Butler, l'«identité est constituée sur un mode performatif » (Butler 2006 : 96) en fonction des attentes reliées au genre. Nous performerions un rôle en fonction des normes de notre genre, à la manière d'une certaine théâtralisation de soi, afin de paraître et confirmer appartenir à ce genre tout à la fois. Ce ne serait donc pas notre genre qui créerait nos « expressions de genre » (Butler 2006 : 96), mais plutôt l'inverse. Aussi, en évoquant des stéréotypes pour décrire les comportements des deux personnages, le narrateur crée une trame dans laquelle les rôles de genre sont respectés.

Cependant, au fil du récit, cette relation se modifie et des écarts entre les attentes associées aux genres se produisent. La formation d'un couple crée un espace sécuritaire au sein duquel la nécessité de performer les aspects reliés aux rôles traditionnels peut s'atténuer. Ainsi, Gabriel devient rapidement représenté comme une chose fragile et vulnérable alors que Fannie devient la force motrice dans le couple : « Fannie le tube de colle. Qui a pris tous ces petits morceaux de moi que je m'efforçais de fracasser en de plus petits fragments encore et qui les a recollés en souriant. » (Roy 2015 : 71) La métaphore de l'objet cassé implique un renversement dans l'association traditionnelle de la force à la masculinité et de la faiblesse à la féminité. Le narrateur ne se pose pas en protecteur de la femme, mais plutôt sous la protection de cette dernière. Sans elle, il se sent perdu.

Car, le personnage de Fannie n'adhère pas aux rôles genrés traditionnels. Cette dernière est présentée comme une « rebelle » (Roy 2015 : 65) dont « le sexe féminin mène le bal. » (Roy 2015 : 91) C'est elle qui prend en charge les relations sexuelles entre les deux personnages (Roy 2015 : 69, 76, 122-124), notamment en obligeant pratiquement Gabriel à avoir une relation coïtale avec une prostituée. Cette scène particulière inverse les rôles traditionnels associés à la sexualité puisque c'est Fannie, « l'air gourmande » (Roy 2015 : 122), qui assouvit son appétit sexuel alors que Gabriel cherche plutôt une connexion émotionnelle, notamment suite à l'acte : « Une fois dans la rue, je cherche la main de Fannie. » (Roy 2015 : 123) Ainsi, dans le cadre de cette relation, ce semble être l'homme qui accorde une plus grande importance émotionnelle aux actes sexuels, alors que traditionnellement (et en invoquant une nature sexuelle chez l'homme comme mentionné dans le premier chapitre) c'est plutôt le féminin qui est associé à l'impossibilité de séparer la sexualité de l'affect

Un passage du roman renverse une scène emblématique de la culture populaire en plaçant Gabriel dans la position de la femme et Fannie dans celle de l'homme. Alors que Gabriel avoue son amour pour Fannie, cette dernière répond à l'aveu par un simple « je sais. » (Roy 2015 : 84) En plus de renverser les genres d'un dialogue tiré de *Star Wars* entre Han Solo et Leia (dans lequel c'est l'homme qui répond « je sais ») devenu un classique, cette scène montre également Gabriel comme une personne qui expose ses émotions alors que Fannie refuse de les nommer, sans parler de l'engagement que ces paroles impliquent, ce qui est un certain écart avec les comportements généralement associés aux genres.

Ultimement, le départ de Fannie et la relation sexuelle qu'elle aura avec Alex, le meilleur ami de Gabriel, apparaîtront pour le protagoniste comme une trahison qui le place dans une situation où il perd ses repères. Cette perte de contrôle le conduit à tuer Fannie en l'étranglant et à évoquer une

destinée liée suite à cet acte : « On est mort, ma belle. » (Roy 2015 : 155) L'emploi du pronom « on » alors qu'il vient d'imposer la mort à une autre personne et celui du déterminant possessif « ma », qui revient souvent dans le roman, entre autres lorsqu'il désigne Fannie comme « ma Fannie » (Roy 2015 : 155), soulèvent une certaine forme de reprise de possession du personnage masculin. Délaissé et trahi par son amoureuse qu'il considère comme étant sa raison d'exister (Roy 2015 : 121), le protagoniste posera l'ultime geste de domination envers une autre personne, celui de se donner le droit de lui enlever la vie. La relation qu'entretient Gabriel avec Fannie passe donc de rencontres scriptées à un espace sécuritaire où il peut afficher sa faiblesse pour finalement se terminer en possession ultime du corps de la femme par le meurtre commis.

Alice, femme du Nord et femme sauvage

Le roman *Nord Alice*, comme son titre l'indique, est axé sur la relation qu'entretient le narrateur avec Alice, une femme à moitié inuite qu'il a rencontrée lorsqu'il étudiait la médecine à New-York. Ce qui rend ce personnage féminin particulièrement intéressant est le fait que cette dernière, du fait de son appartenance identitaire, n'adhère pas aux normes traditionnelles de la féminité. En effet, elle est décrite comme une femme « sauvage » (Séguin 2015 : 87) et « indomptable » (Séguin 2015 : 91) qui pose des actions généralement associées au masculin, telles que tuer avec aisance un poulet offert au couple lors d'un voyage au Népal (Séguin 2015 : 71) et prendre la parole au nom de son amoureux pour le défendre : « Une femme avait pris ma défense. » (Séguin 2015 : 107) L'emploi des termes « sauvages » et « indomptables » rapproche le personnage féminin d'un animal qui ne serait pas domestiqué par l'homme. Ainsi, bien que cette dernière affiche une force habituellement associée au masculin, c'est plutôt en évoquant une certaine nature animale que le

narrateur décrit cette dernière. De plus, le ton employé dans la narration semble soulevé la surprise, voire la honte du protagoniste alors qu'une femme doit venir à sa défense. Ces écarts à la féminité traditionnelle sont cependant justifiés par l'origine culturelle d'Alice : « Alice venait d'un monde où le présent et l'avenir, depuis des millénaires, avaient été arrimés aux nécessités quotidiennes. Selon des rôles sans biais, attribués suivant les talents de chacun. » (Séguin 2015 : 147) Ainsi, les écarts aux normes de genres d'Alice tiendraient d'une socialisation différente émanant d'une société dont le personnage masculin n'est pas issu. Bien que ce « contre-modèle » féminin soit valorisé dans le roman, certaines marques textuelles portent les marques de l'incompréhension du protagoniste face à une femme qui ne respecte pas les codes de la féminité tels qu'il les conçoit.

Dans le roman, c'est Alice qui prend les devants dans la sexualité. Cette dernière expose de façon crue ses désirs en imposant un rythme, « le sien » (Séguin 2015 : 76) et en imposant une sexualité dénuée de sentiments : « Cette femme redevenait juste un corps. » (Séguin 2015 : 46) L'assimilation de la femme à un corps n'est cependant pas du même ordre que dans le roman de Roy; elle souligne la mise de l'avant du désir féminin et de son plaisir physique comme un choix personnel. Alors que le rôle de l'homme est traditionnellement de « posséder, prendre, pénétrer, dominer et s'affirmer, si nécessaire, par la force » (Badinter 1992 : 147) la femme dans les rapports sexuels, c'est plutôt Alice qui impose ses désirs. Elle affirme d'ailleurs son dédain face aux « prescriptions sociales du couple » (Séguin 2015 : 161) en préférant agir selon sa propre volonté. Elle représente donc un renversement des rôles établis par les scripts sexuels.

Ce personnage féminin n'est cependant pas exempt d'actions et de comportements généralement associés au féminin. En effet, Alice cherche également la protection du protagoniste : « J'ai passé ses premières années à la rassurer. Alice-belle-angoisse. Alice-toujours-craintive. Une animale, une femelle. » (Séguin 2015 : 122) L'emploi des termes « animale » et « femelle » soulève ici la

vision masculiniste et naturaliste du narrateur face aux besoins d'Alice; il invoque une certaine nature associée au sexe du personnage féminin pour expliquer ses besoins de se faire rassurer. Ainsi, bien qu'elle n'adhère pas complètement aux impératifs de la féminité, les discours tenus par le protagoniste tombent rapidement dans l'invocation d'une vulnérabilité innée chez la femme lorsque cette dernière n'affiche pas une force franche, comme s'il avançait que dans ces moments précis sa « vraie nature » était présentée au grand jour.

Comme dans *Gabriel est perdu*, le protagoniste du roman de Séguin souligne le fait que son identité et sa connaissance de soi passe par la présence de la femme aimée : « Elle a tout fait sortir de mon corps : mes intentions, des violences que j'ignorais, des désirs et des rages amoureuses profondes et insoupçonnées. C'est à travers elle que j'ai su ce que je suis. » (Séguin 2015 : 196) Cette volonté de se définir « à travers elle » revient d'ailleurs à plusieurs reprises dans le roman alors qu'il affirme « vouloir être elle » (Séguin 2015 : 52) et vouloir vivre « confondus l'un dans l'autre. » (Séguin 2015 : 125) Le couple ne semble donc plus être un lieu de possession de la femme, mais plutôt une fusion entre deux êtres. D'ailleurs, le narrateur n'emploie jamais de déterminants possessifs tels que « ma » ou « mon » pour désigner le personnage féminin. Bien que cela semble être un renversement dans les rôles traditionnels du couple puisque l'homme voit la femme comme une façon d'être au monde, cette vision n'est pas dénuée d'un certain désir de possession. En effet, malgré la relation ambiguë qu'il entretient avec Alice en raison de leurs différends, le personnage principal investit le territoire de cette dernière, le Nord, avec une certaine volonté de retrouver dans cette espace les marques de la femme aimée bien que cette dernière soit toujours à New-York : « J'ai cru, à tort, que son territoire pourrait la remplacer. » (Séguin 2015 : 181) Comme mentionné dans le premier chapitre, l'image de l'homme en conquérant de la Nature revient souvent dans la vision traditionnelle de la masculinité. En renversant la dynamique territoriale, puisqu'elle est « à

Queens, et [lui] chez elle » (Séguin 2015 : 166), le protagoniste tente d'une certaine façon de s'insérer dans l'univers de cette femme et de s'approprier ce dernier.

3.2 L'appropriation corporelle des femmes

Les femmes numériques

Dans les deux romans étudiés, les protagonistes masculins sont d'avidés consommateurs de pornographie. Selon Thiers-Vidal, les productions associées à la pornographie traditionnelle hétérosexuelle « sont des signes photographiés de *lifelessness*, c'est-à-dire de conscience éliminée, d'absence de soi auto-possédé, de manque de volition indépendant, de mort cérébrale » (Thiers-Vidal 2010 : 59). Cette pornographie réduirait les femmes à des objets sans conscience, de simples corps offerts aux fantasmes et désirs des hommes. Ainsi, dans *Gabriel est perdu*, le protagoniste décrit son expérience sur des sites pornographiques comme un « défilé de filles diverses et de queues sans visages [avec des] poupées de chair et [des] vibrateurs humains. » (Roy 2015 : 39) Bien qu'il réduise également les acteurs masculins à des objets, le fait que le terme « poupées » soit employé rejoint bien l'idée soulevée par Thiers-Vidal d'absence de vie liée aux corps féminins dans la pornographie. Également, lorsqu'il voit une amie d'Alex en photo, il ne peut s'empêcher de faire un parallèle avec Sasha Grey (une actrice pornographique), ce qui a pour effet de le « faire durcir. » (Roy 2015 : 38) Donc, à la vue d'une femme qu'il s'apprête à rencontrer le soir même, il évoque une actrice pornographique connue et, ensuite, il recherche des vidéos de cette dernière sur un site pornographique afin de se masturber. (Roy 2015 : 38) Ainsi, en plus de considérer les actrices pornographiques comme des objets, Gabriel projette ses propres fantasmes de possession du corps des femmes sur certaines personnes qui l'entourent dans la réalité.

À l’opposé, dans le roman de Séguin, le personnage masculin refuse de dépersonnaliser les actrices pornographiques puisqu’il « imagine qu’elles existent pour vrai » (Séguin 2015 : 19) et qu’il se demande si « elles pensent à [lui], toutes ces femmes qui se déshabillent devant une caméra. » (Séguin 2015 : 19) Bien qu’il s’éloigne du regard réifiant mentionné plutôt, le personnage se projette tout de même comme le sujet de la sexualité de ces femmes. Il les considère également comme des femmes qui « sont palliatives » (Séguin 2015 : 187), des « accessoires » (Séguin 2015 : 187) servant à combler ses besoins charnels. Donc, même s’il y a un écart chez le personnage de Séguin par rapport à la vision de la femme comme un objet dépersonnalisé, ce dernier maintient la domination des hommes sur les femmes en se projetant au centre de la sexualité de ces dernières et en les voyant comme des outils à ses désirs.

Les femmes comme objets à prendre

Outre les partenaires des deux personnages centraux, ces derniers ont également des relations sexuelles avec d’autres femmes. Dans *Gabriel est perdu*, le protagoniste semble utiliser le corps des femmes comme un moyen d’engourdir son propre malheur, notamment en associant la sexualité à sa consommation de drogue : « J’ai tout essayé. Alcool, autres filles, novocaïne, cocaïne, codéine, prométhazine, méthamphétamines, amphétamines, LSD, kétamine, tout brûler, baiser fort, crier fort, frapper fort. » (Roy 2015 : 149) En créant cette association, le narrateur dépersonnalise les femmes avec qui il « baise » et les présente comme des outils qui servent à sa propre quête d’engourdissement. L’emploi du terme « baiser » ajoute également une force à ce propos. Cette image de la femme-outil est également reprise lorsque le protagoniste, après sa rupture avec Fannie, décide d’avoir un rapport sexuel avec Ève, sa meilleure amie : « Baiser sa

meilleure amie demande une certaine dose d'absentéisme. [...] Je roule sur le côté. Un tsunami vide et angoissant déferle sur moi. Je suis atteint de désintérêt post-éjaculatoire. Ma meilleure amie en guise de diachylon. Vulgaire pansement. Comme un masque. Masque de Fannie. » (Roy 2015 : 139) L'emploi de la métaphore du diachylon, associé au terme péjoratif « vulgaire », montre bien que, dans ce coït, la femme est utilisée à des fins personnelles qui nécessitent de ne pas la considérer comme un sujet, mais plutôt en s'absentant de sa conscience pour la considérer comme un simple corps. Qui plus est, le protagoniste dépersonnalise Ève en projetant son fantasme de posséder Fannie sur elle. Ainsi, son corps ne devient qu'un objet utilitaire.

À l'inverse de Gabriel, le protagoniste de *Nord Alice* refuse l'invitation d'une femme pour avoir un rapport sexuel sous prétexte qu'il est amoureux d'une autre. Malgré le fait qu'il affirme avoir « envie d'une femme pour la première fois depuis Alice » (Séguin 2015 : 170) alors que celle-ci, Anissa, affiche son désir pour lui lors d'une fête de village, il ne passera pas à l'acte. Lorsque celle-ci l'invite à l'accompagner loin de la fête, le personnage masculin refuse en disant qu'il ne pouvait pas la suivre puisqu'il « étai[t] amoureux d'une femme. » (Séguin 2015 : 171) Ainsi, plutôt que de séparer la sexualité des sentiments amoureux, le narrateur choisit de donner primauté à l'amour qu'il porte à une femme plutôt qu'à ses envies charnelles.

3.3 Conclusion

Bien que ces deux romans présentent des hommes qui considèrent que le couple peut être un espace sécuritaire de définition identitaire, ces derniers ne remettent pas en question les rapports de domination qui existent dans les relations entre hommes et femmes. Malgré que les personnages féminins soient présentés comme forts alors que les personnages masculins sont dans des positions

de vulnérabilité et de recherche identitaire, la coprésence de ces contre-modèles féminins, qui peut permettre des reconfigurations identitaires en autorisant les hommes à afficher des traits dits « féminins » (sensibilité, vulnérabilité, etc.), n'amène pas les protagonistes à remettre drastiquement en doute les rapports de pouvoir qu'ils peuvent exercer sur ces dernières.

Ce maintien de la structure de domination entre les sexes est d'autant plus visible en dehors du cadre du couple, alors que les protagonistes des deux romans utilisent la pornographie traditionnelle hétérosexuelle comme moyen d'assouvir leurs propres désirs. Cependant, alors que le narrateur de *Gabriel est perdu* assimile les femmes à des objets, celui de *Nord Alice* ne les dépersonnalise pas autant, malgré le fait qu'il les voie comme des « accessoires » de remplacement en l'absence d'Alice. De plus, Gabriel s'impose une certaine cécité qui rend les femmes autres que Fannie anonymes lorsqu'il a des rapports sexuels avec elles, ce qui a pour effet de les réduire à des corps utilitaires qui répondent à ses propres désirs.

Ainsi, malgré la présence de contre-modèles féminins qui offrent des possibilités de reconfigurations relationnelles et identitaires, les personnages de ces deux romans sont toujours marqués par la socialisation masculine qui impose une structure de domination, affichée ou subtile, des hommes sur les femmes.

CONCLUSION

Comme il a été vu dans ce mémoire, l'identité masculine est une conception complexe qui se construit sur plusieurs plans et qui tend encore, malgré les nombreuses études soulignant le caractère construit des identités, des sexes et des genres, à être perçue comme une chose naturelle qui serait inhérente aux personnes qui naissent avec un sexe biologique mâle et qui les conduirait à un alignement clair du genre et du désir. De plus, malgré la grande autoréflexivité des protagonistes masculins et leur « conscience de genre » qui fait apparaître le caractère construit de leur identité, ces romans ne remettent pas vraiment en question la domination des hommes sur les femmes dans une société patriarcale. Cela rejoint notamment la pensée de Thiers-Vidal qui avance que les hommes, conscients d'être dans une position dominante, continuent d'utiliser leurs privilèges pour dominer les femmes. (Thiers-Vidal 2010) La conscience d'être privilégié n'implique donc pas nécessairement un désir de saboter sa propre position avant de promouvoir l'égalité entre les sexes.

Nous avons d'abord observé l'autoréflexivité des personnages masculins au prisme des théories constructionnistes et déterministes. Si le personnage principal de *Gabriel est perdu* soulève le caractère construit de son identité à plusieurs reprises, il fera rapidement appel à une nature masculine pour expliquer ses pulsions sexuelles et se placer dans une position de victime. Le narrateur de *Nord Alice* tient, quant à lui, un discours davantage constructionniste, soulignant à de maintes reprises que son identité est une construction et qu'elle est une chose variable. Il rejette aussi du revers de la main les théories qui invoquent une biologie mâle pour défendre des actions. Un certain discours naturalisant apparaîtra cependant lorsqu'il aborde la filiation entre lui et les hommes de sa famille puisqu'il parle volontiers de gestes et de codes moraux qui coulent dans les veines des hommes de cette famille. Bien que cette transmission puisse être associée à la

socialisation masculine, certains termes employés évoquent tout de même une idée de nature virile. L'ancrage des croyances naturalistes est donc bien présent dans ces romans.

Nous nous sommes ensuite penché sur les relations qui existent entre les personnages masculins, présents ou non, qui habitent ces deux récits. Dans les romans, les figures paternelles (père, grand-père, arrière-grand-père) apparaissent comme des modèles aux yeux desquels les protagonistes jugent leur propre identité. Alors que Gabriel sent un malaise face à ses racines puisqu'il se voit comme une déception potentielle dans les yeux des pères, le narrateur de *Nord Alice* retrace l'histoire personnelle de ses ancêtres en y mêlant la sienne. Les hommes qui l'ont précédé deviennent à la fois des modèles à suivre, puisqu'ils sont vus de manière généralement positive, et des idéaux à atteindre, car le protagoniste voit chez eux l'image de l'amoureux qu'il ne croit pas être lui-même capable de devenir.

En dehors de la filiation, les relations entre hommes sont teintées par la violence. Si cette dernière résulte de la jalousie et de la peur que d'autres hommes-prédateurs viennent le dominer pour prendre la femme qu'il considère comme sienne chez le protagoniste de Roy, la violence chez Séguin devient plutôt la chasse gardée des hommes qui déterminent les droits des autres hommes à bénéficier des privilèges associés à la condition masculine. La violence meurtrière devient donc une domination, une façon d'imposer à des hommes qui ont commis des actes jugés inacceptables une sentence qui résulte d'une « loi des hommes » se rapprochant de la masculinité hégémonique puisqu'elle naît de comportements vus comme déplacés pour une personne qui se revendique de la masculinité.

Enfin, nous avons observé l'importance des relations entre les personnages masculins et les personnages féminins dans la configuration des identités masculines. Dans les deux œuvres, les

protagonistes voient leur couple comme un espace propice au développement identitaire. Pour Gabriel, la relation qu'il a avec Fannie devient un lieu sécuritaire dans lequel cette dernière incarne la force alors que celui-ci se permet de souligner sa propre faiblesse. Il y a donc un renversement dans les paradigmes des genres. Ce renversement est aussi présent dans *Nord Alice*, puisque le personnage considère que l'aboutissement de sa quête identitaire passe par Alice. Cette dernière est donc présentée comme une force permettant à l'homme de confronter sa propre faiblesse. Il faut aussi noter que ces deux figures féminines n'adhèrent pas aux normes de la féminité puisqu'elles agissent toutes les deux en dehors des comportements associés à leur genre. Cependant, ces contre-modèles qui pourraient permettre une reconfiguration des identités masculines en agissant comme exemple ne semblent pas permettre un changement dans la performance de genre des protagonistes en dehors de l'espace du couple.

Aussi, bien que ces relations tendent, plus ou moins, vers une certaine égalité, ils ne sont pas exempts d'une forme de domination de l'homme envers la femme. Cela se concrétise de façon extrême alors que Gabriel tue Fannie. La domination des hommes sur les femmes est également visible dans les interactions entre les protagonistes masculins et les autres femmes dans ces récits. En effet, les deux narrateurs consomment de la pornographie et, bien que celui de *Nord Alice* tende moins à considérer les actrices pornographiques comme des objets, tous deux utilisent ce moyen pour assouvir leur besoin en observant des femmes qu'ils jugent accessoires à leur propre désir. De plus, alors que le protagoniste de *Nord Alice* refuse d'utiliser les femmes « réelles » comme objet pour assouvir ses pulsions sexuelles, celui de *Gabriel est perdu* n'hésite pas à dépersonnaliser les femmes en les considérant uniquement comme des corps au service de sa propre jouissance et de son désir d'engourdissement.

Ainsi, bien que les identités masculines soient problématisées dans ces récits, il n'est pas possible d'affirmer qu'ils offrent de réelles reconfigurations de l'identité masculine. Malgré la mise en scène de personnages masculins dans des positions vulnérables, les écarts à la masculinité hégémonique de ces derniers se manifestent presque uniquement dans la cellule sécuritaire du couple ou dans les réflexions qui portent sur leur identité. Il faut cependant noter que le roman *Nord Alice* offre une vision de la masculinité beaucoup moins traditionnelle que celle dans *Gabriel est perdu*. En effet, la vulnérabilité du protagoniste de Séguin est présentée comme positive puisqu'elle semble essentielle pour la compréhension de soi et la quête identitaire alors que cette même vulnérabilité est dépeinte généralement de façon négative chez Roy, notamment puisqu'elle mène à un acte de domination extrême.

Il est cependant important de souligner que les projets romanesques de ces deux auteurs semblent pencher vers un désir de reconsidérer l'identité masculine au prisme des théories constructionnistes plutôt que vers la défense d'une vision traditionnelle et naturelle de la virilité. En effet, le personnage de Séguin a une vision de son identité, malgré quelques énoncés penchant vers le naturalisme, qui s'apparente au constructionnisme. Cette vision de l'identité est présentée de façon positive puisqu'elle nourrit le cheminement psychologique et émotionnel du personnage et mène à une certaine réconciliation entre ce dernier et sa masculinité. Le personnage de Roy tient également un discours qui soulève le lien entre l'identité et la société, mais il est beaucoup plus marqué par son recours à des arguments axés sur une certaine nature masculine pour se déresponsabiliser. Puisque Gabriel est un personnage présenté négativement, il est possible de voir dans le projet littéraire de Roy une critique de la masculinité toxique et des violences perpétrées par les hommes sur les femmes dans un contexte de domination.

Au terme de cette analyse, rappelons que cette analyse ne se veut pas une étude exhaustive de la masculinité dans la littérature québécoise contemporaine. Les questionnements et les pistes qui y sont soulevés gagneraient à être appliqués à un corpus plus grand afin d'observer de façon plus large les identités masculines qui sont valorisées ou dévalorisées dans les romans québécois. Puisque les questions identitaires habitent présentement les discours sociaux, ce type d'orientation semble pertinent pour l'avancée des recherches en littérature et en études de genre.

C'est également dans ces questionnements identitaires et dans ces nombreux lieux où se déploient les identités masculines que j'ai voulu ancrer ma création littéraire afin de présenter des personnages qui, loin de proposer unilatéralement de nouvelles configurations de la masculinité, sont aux prises avec des remises en question identitaires.

RÉFLEXIONS SUR LA CRÉATION

Premiers pas

En amorçant mes études en littérature à l'université, je n'avais pas réellement d'orientation de recherche en tête. J'aimais lire. J'aimais analyser des textes. Je voulais enseigner le français au niveau collégial. C'est lors de mon premier cours qui traitait des *gender studies*, de la sociologie et des identités (avec ma merveilleuse directrice Isabelle) que j'ai été happé de plein fouet par des idées, des théories et des domaines de pensée que je ne connaissais pas et qui, soudainement, m'apparaissaient comme une façon complètement nouvelle et intéressante d'aborder le texte littéraire. C'est ainsi que j'ai décidé de m'inscrire à tous les cours qui touchaient à cette sphère et d'orienter mes travaux, autant en recherche qu'en création, vers ces nouveaux questionnements qui m'habitaient.

Je crois que les études de genre ont cela d'intéressant qu'ils ne peuvent réellement être séparées de notre propre expérience humaine et sociale. En théorisant sur les identités, j'ai également posé un regard neuf sur ce qui me composait et sur les relations que j'entretenais avec autrui. Les modèles masculins de ma famille, les impératifs virils, la domination (parfois inconsciente) que je pouvais exercer autour de moi ou que je pouvais subir sont devenus, entre autres, des pistes de réflexion qui ont nourri, qui nourrissent et qui nourriront ma vision du monde, des autres et de moi-même.

Créer pour se dire

Après avoir initialement planché sur un mémoire en recherche, la création littéraire m'est apparue comme une forme qui collait mieux à mes intentions et mes questionnements. La création n'a pourtant jamais été mon fort en littérature. J'ai commencé à m'intéresser de façon sérieuse à cette

dernière tardivement dans mon parcours scolaire et dans ma vie. Malgré mes études en lettres, je n'avais pas l'impression d'appartenir à ce monde particulier que je côtoyais depuis longtemps déjà. J'aimais cependant le mouvement créatif qui vient avec l'écriture. J'aimais puiser au fond de moi afin de trouver le bon mot, la bonne image, pour évoquer tout en pudeur une émotion complexe que je connaissais ou que j'avais connue. C'est pour cette raison que j'ai décidé de me lancer dans l'aventure qu'est ce roman.

Ainsi, dans le cadre de ce mémoire, j'ai voulu transposer les questions identitaires qui m'habitaient dans un texte littéraire afin de les situer dans un monde fictif. L'acte de création est une chose qui m'apparaît profondément personnelle et je crois que c'est justement en invoquant ma propre intériorité que j'ai été capable de créer des histoires, des personnages et des enjeux sensibles qui permettent de traiter avec justesse de la complexité d'une question ou d'un mouvement de l'être.

Plus précisément, c'est le concept de masculinité qui m'est apparu comme un moteur créatif dans le cadre de ce projet. Je voulais traiter de ce sujet en m'imposant deux obligations précises : ne pas tomber dans la caricature, ni d'un côté (*c.à.d.* une caricature macho teintée par le *male gaze*), ni de l'autre (*c.à.d.* une caricature de gars parfait), et ne pas surimposer des reconfigurations possibles de la masculinité aux dépens de la justesse de mes personnages. Je crois qu'en tant qu'homme, je suis tiraillé (consciemment et inconsciemment) entre les modèles et les normes traditionnelles et mon désir de déconstruire la position de pouvoir et les privilèges associés à la masculinité afin d'établir des rapports plus sains et égalitaires avec les autres. C'est donc ce tiraillement que j'ai tenté de représenter dans mon personnage Mathieu. Placé dans un rôle qu'il ne connaît pas (être la seule présence parentale de son fils) et fragilisé par la perte de Sophie, Mathieu représente l'homme en perte de repères.

J'ai également voulu inclure dans mon projet de création un personnage d'enfant oscillant entre le monde de l'enfance et le monde adulte. En pleine formation identitaire, il doit apprendre à vivre avec l'absence de sa figure maternelle (bien que sa grand-mère agisse comme figure de remplacement) et il cherche à investir un monde dont il ne connaît pas encore les ressorts. Cette fragilité, dans un moment charnière de la formation de l'individu, m'apparaissait particulièrement intéressante pour aborder l'identité et la construction de la masculinité.

Finalement, le personnage de Louise représente en quelque sorte la féminité traditionnelle qui se voit confrontée à l'absence d'une femme qui a « refusé » son rôle de mère (Sophie) et à des personnages masculins vulnérables et bouillonnants. Je voulais, avec Louise, montrer le caractère mouvant de l'identité en lui donnant un arc narratif qui fait d'elle une femme qui s'émancipe des rôles qu'elle avait toujours tenus.

Même si j'ai eu une relative facilité à penser mes personnages et les mettre en place dans la configuration du récit, il demeure que le roman, en l'état, n'est pas achevé. S'il sera peut-être éventuellement achevé, les fragments présentés dans ce mémoire ne permettent pas de compléter l'évolution pressentie pour chacun de ces trois personnages. Je sens que les chapitres proposés dans ce mémoire ne sont encore qu'à l'étape de la présentation des personnages dans leur état initial de vulnérabilité statique. Il aurait fallu écrire un roman complet afin de donner une profondeur encore plus importante à ces êtres que j'ai créés. J'entrevois, pour Mathieu, un arc narratif qui le mène vers l'acceptation de son nouveau rôle et vers une redéfinition de ses relations personnelles. Du côté de Laurent, la situation finale envisagée est une réconciliation avec sa fragilité permise par le retour d'une cellule familiale forte dans laquelle il se sent en sécurité. Louise trouve également dans ce réseau reconstruit un apaisement qui lui permet d'assumer ses désirs et d'envisager la mort avec sérénité.

Cet écueil n'est pas le seul que j'ai rencontré. En effet, la forme chorale de mon projet impliquait une multiplicité des voix, ce qui fût probablement le plus grand défi que j'ai dû affronter dans le cadre de l'écriture. Créer trois voix justes et indépendantes les unes des autres m'a demandé des efforts particuliers, autant par rapport au fond qu'à la forme. Je crois m'en être bien sorti, même si je n'ai pas l'impression que l'ensemble de ces voix puisse être considéré comme une réussite sur toute la ligne.

L'ennemi

Finalement, le plus grand problème que j'ai rencontré dans ce mémoire fut moi-même. Ce projet fut beaucoup, beaucoup, plus long que prévu, notamment en raison de facteurs, mais surtout en raison de problèmes internes. La fatigue mentale et les doutes ont marqué ce projet depuis le premier jour.

C'est pourquoi, malgré les manques et les problématiques, je considère l'écriture de ce mémoire comme une grande fierté de ma vie.

Et qui sait, peut-être verra-t-on un jour ce projet d'écriture aboutir à quelque chose, maintenant qu'il n'est plus soumis à la pression du cadre universitaire!

BIBLIOGRAPHIE

Corpus

ROY, Julien (2015). *Gabriel est perdu*, coll « Quai n° 5 », Montréal, XYZ, 168 p.

SÉGUIN, Marc (2015). *Nord Alice*, Montréal, Leméac, 256 p.

Références pour la création littéraire

BIENVENU, Sophie (2016). *Autour d'elle*, Montréal, Cheval d'Août, 224 p.

BOULERICE, Simon (2014). *Le premier qui rira*, Montréal, Leméac, 288 p.

DESROCHERS, Jean-Simon (2011). *Le sablier des solitudes*, Montréal, Les herbes rouges, 358 p.

JACOB, Suzanne (1999). *Laura Laur*, Montréal, Les éditions du Boréal, 190 p.

Études sur les représentations littéraires des hommes et du masculin

BIEGLER VANDERVOORT, Edith (2011). *Masculinities in Twentieth- and Twenty-first Century French and Francophone Literature*, Newcastle, Cambridge Scholars Publishing, 330 p.

BOISCLAIR, Isabelle (dir.) (2002). *Lecture du genre*, Montréal, Les éditions du Remue-Ménage, 179 p.

BOISCLAIR, Isabelle (dir.) (2008). *Nouvelles masculinités (?) : L'identité masculine et ses mises en question dans la littérature québécoise*, Montréal, Éditions Nota Bene, 297 p.

BOISCLAIR, Isabelle et Lori SAINT-MARTIN (2009). « Masculin/féminin chez les romanciers québécois contemporains : l'idée de Différence entre maintien et renouvellement », *Sites. Contemporary French & Francophone Studies*, vol. 13, n° 1, p. 45-54.

FARGES, Patrick (2015). « Homme de papier? Quelques réflexions sur les articulations entre masculinité et littérature », *Marges du masculin : Exotisation, Déplacements, Recentrement*, sous la direction de Maxime Cervulle, Patrick Farges et Anne Isabelle François, Paris, L'Harmattan, p. 101-110.

FOUCHER, Mathieu (2003). *La représentation des personnages masculins dans le roman socioréaliste québécois pour adolescents*, Mémoire (M. A.), Université du Québec à Montréal, 149 p.

- LANDRY, Roxanne (2018). *Pouvoir, masculinités et sexualités chez les garçons dans C'est pas moi, je le jure ! de Bruno Hébert, L'inévitable de Jean-Paul Roger et Les Jérémias de Simon Boulerice*, Mémoire, (M. A.), Université de Sherbrooke, 135 p.
- LEDUC, Guyonne (dir.) (2014). *Comment faire des études-genres avec de la littérature. Masquereading*, Paris, L'Harmattan, 314 p.
- MONETTE, Manon (2007). *L'identité de sexe/genre dans les oeuvres romanesques de quatre auteur-es québécois-es à travers les variations inter et intragénérationnelles*, Mémoire (M. A.), Université de Sherbrooke, 126 p.
- PILOTE, Brigitte (1994). *Représentation de l'identité masculine dans deux romans québécois : Le fou du père de Robert Lalonde et Le vieux chagrin de Jacques Poulin*, Mémoire (M. A.), Université du Québec à Montréal, 122 p.
- TREMBLAY, Victor-Laurent (2011). *Être ou ne pas être un homme : La masculinité dans le roman québécois*, Ottawa, Éditions David, 521 p.

Études sociologiques et psychologiques des hommes et du masculin

- « Les Masculinités », *Spirale*, n° 215 (Juillet-Août 2007), Montréal, 57 p.
- BADINTER, Elisabeth (1992). *XY. De l'identité masculine*, Paris, Éditions Odile Jacob, 303 p.
- BOZON, Michel (2009). *Sociologie de la sexualité*, Coll. « Domaines et Approches », 2e édition, Paris, Armand Colin, 124 p.
- BUTLER, Judith (2006). *Trouble dans le genre. Le féminisme et la subversion de l'identité*, Coll. « Poche », Paris, La Découverte, 284 p.
- CASTELAIN MEUNIER, Christine (2005). *Les métamorphoses du masculin*, Paris, Presses Universitaires de France, 201 p.
- CONNELL, R. W. (2005). *Masculinities*, 2nd edition, Berkeley and Los Angeles, University of California Press, 324 p.
- DUBAR, Claude (2000). *La socialisation*, Coll. « U », 3^e édition, Paris, Armand Colin, 240 p.
- DUPUIS-DÉRI, Francis (2018). *La crise de la masculinité : autopsie d'un mythe tenace*, Coll. « Observatoire de l'antiféminisme », Les éditions du remue-ménage, 320 p.
- GOFFMAN, Erving (1974). *Les rites d'interaction*, Paris, Les éditions de Minuit, 230 p.
- LAHIRE, Bernard (2001). « Héritages sexués : incorporation des habitudes et des croyances », *La dialectique des rapports hommes-femmes*, sous la direction de Thierry Blöss, Paris, Presses Universitaires de France, 304 p.

- LAJEUNESSE, Simon Louis (2008). *L'épreuve de la masculinité : Sport, rituels et homophobie*, Saint-Martin-de-Londres, H&O éditions, 234 p.
- LE BRETON, David (2015). *Rites de virilité à l'adolescence*, Bruxelles, Yapaka.be, [En ligne], 55 p., http://www.yapaka.be/sites/yapaka.be/files/publication/ta-80-lebreton-virilite-web_0.pdf (page consultée le 22 octobre 2015).
- SARTRE, Jean-Paul (1996). *L'existentialisme est un humanisme*, coll. « Folio/Essais », Paris, Éditions Gallimard, 120 p.
- THIERS-VIDAL, Léo (2010). *De « L'Ennemi Principal » aux principaux ennemis : position vécue, subjectivité et conscience masculines de domination*, coll. « Savoir et Formation », Paris, L'Harmattan, 372 p.
- WELZER-LANG, Daniel (dir.) (2000). *Nouvelles approches des hommes et du masculin*, coll. « Féminin et Masculin », Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 376 p.
- WELZER-LANG, Daniel (1994). « L'homophobie : la face cachée du masculin », La peur de l'autre en soi. Du sexisme à l'homophobie, sous la direction de WELZER-LANG, Daniel, Pierre DUTEY et Michel DORAIS, Coll. « Des hommes en changement », Montréal, VLB Éditeur, p. 13-91.